

KRIMITELL

A L'OMBRE
DE LA CIVILISATION

Roman de mœurs anatoliennes

HISTOIRE D'UNE FAMILLE ARMÉNIENNE

PRÉFACE DE PAUL BODIER

PARIS
LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHIQUES

P. LEYMARIE, Editeur

42, RUE SAINT-JACQUES, 42

1930

A L'OMBRE
DE LA CIVILISATION

DU MÊME AUTEUR

Chez le même Editeur

La lumière par les rêves, Oeuvre sincère et authentique, qui constitue une révélation dans les sciences occultes.

KRIMITELL

A L'OMBRE
DE LA CIVILISATION

Roman de mœurs anatoliennes

HISTOIRE D'UNE FAMILLE ARMÉNIENNE

PRÉFACE DE PAUL BODIER

PARIS
LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHIQUES

P. LEYMARIE, Editeur

42, RUE SAINT-JACQUES, 42

1930

Copyright by Krimittel
1929

Tous droits de traduction de reproduction et d'adaptation interdits
pour tous pays y compris la Russie

*Je dédie ce livre, petit monument de grande affection,
à la mémoire de*

MON VÉNÉRABLE PÈRE,

MINAS-NERCÈS TELLALIAN

Né en 1831, décédé le 2 avril 1919
Reposant au cimetière de Sis (Cilicie)

DE MON ADMIRABLE FRÈRE,

ARSÈNE TELLALIAN

Né en 1891, décédé à la fleur de l'âge le 1^{er} janvier 1907
Reposant à côté de son père

ET DE MON CHER NEVEU

ARSÈNE-BERNARD TELLALIAN


Né le 26 septembre 1907, décédé au printemps de sa vie,
à l'âge de 22 ans, le 22 mai 1929
Reposant au cimetière d'Épinay-sur-Seine

*Une guirlande de prières, de fleurs
et de larmes, s'étendant de l'Orient
à l'Occident, et de mes lèvres à la
Force Suprême.*

*Salut et Gloire à l'Éternité et à
l'Immortalité.*

L'AUTEUR.

Paris, le 25 mai 1929.



PRÉFACE

Qui donc en Europe occidentale connaît réellement le martyre de l'Arménie ? Qui donc s'est exactement rendu compte des crimes horribles commis par les Turcs, dans cette malheureuse province orientale ?

Les paysans chrétiens d'Arménie racontent parfois les affreux massacres dont ils sont, depuis de longues années, les témoins horrifiés.

Devant un voyageur venu d'Europe occidentale, l'un d'eux disait un jour :

J'ai vu, dressés comme des spectres, des vieillards qui n'ont plus d'yeux, des mères dont on a massacré les enfants, des jeunes filles torturées et souillées qui se traînent lamentablement ; des enfants hébétés et tremblants qui ont peur, même de la lumière du jour.

Pendant la « grande guerre », les Turcs poussés par les Allemands ont mis l'Arménie entière à feu et à sang.

Des bandes de Tcherkesses, venues du Nord, des Kurdes arrivant du Sud, se firent massacreurs volontaires, aidant, parachevant l'œuvre sanglante des gendarmes turcs qui ne suffisaient plus à la tâche criminelle.

Dans la ville de Mousch, 2.000 femmes arméniennes amenées par les Kurdes furent souillées, mutilées et dépouillées de tout. Et comme les bourreaux supposaient qu'elles avaient avalé quelques bijoux, ils entassèrent les malheureuses sur un bûcher hâtivement préparé et enduit de pétrole, puis ils y mirent le feu.

Et le lendemain, les monstres passaient tranquillement les cendres au tamis pour y retrouver les débris d'or.

Le voyageur qui visite l'Arménie, s'explique sans peine que cette merveilleuse contrée soit devenue l'objet des convoitises des autres peuples car ce pays de montagnes pittoresques se trouve, par sa situation géographique, sur le chemin des grandes invasions de l'Asie vers l'Europe.

Les qualités physiques et intellectuelles des

Arméniens sont cependant remarquables et ce peuple persécuté mériterait d'être aidé par l'Europe occidentale qui l'a toujours laissé se débattre, sans aucun secours, contre les Russes et contre les Turcs.

Les Arméniens, pourtant, espèrent toujours, car ils savent que leur sort est intimement lié au sort de l'Europe. La Turquie, elle, a toujours profité des dissensions entre les grandes puissances pour commettre, en Arménie, les pires atrocités.

Les malheureuses populations arméniennes vivent sous la terreur constante que leur inspirent leurs bourreaux, mais leurs souffrances paraissent avoir atteint le paroxysme et les êtres qui, malgré tout, conservent encore un peu d'énergie, sont tentés de mettre fin à leurs douleurs. Ils appellent la mort et souvent courent au devant elle, mais il arrive aussi que ce reste d'énergie n'existe même plus, c'est un hébètement qui succède à la douleur et c'est, en quelque sorte, un soulagement puisque l'être vaincu, épuisé, reste incapable de réagir et dans l'impossibilité complète d'enregistrer une impression nouvelle ou un sentiment quelconque.

Sur toutes les routes d'Anatolie s'avancent tristement des troupeaux humains et il semble

parfois que la souffrance physique elle-même ne les effraye plus. La cravache de leurs bourreaux s'abat lourdement sur les corps et c'est à peine si l'on entend un léger cri, car les victimes font encore un effort pour hâter leur marche chancelante jusqu'au moment où, complètement épuisées, elles tombent pour ne plus se relever.

Toute l'histoire de ce malheureux peuple est un long martyrologe ignoré, ou à peu près, du monde civilisé, du moins de cette Europe occidentale qui se montre impuissante à faire régner un peu de justice dans ce coin de terre qui fut la patrie d'Abraham et des patriarches antiques, dans ce malheureux pays qui fut depuis des siècles à l'avant garde de la civilisation occidentale en Asie, avec la pléiade de ses hommes d'élite dans tous les domaines de l'intelligence humaine.

Le voyageur qui vient, par hasard, passer quelques jours parmi les Arméniens peut les entendre chanter le soir, au coin du foyer, cette fameuse complainte des héros, dont les strophes, ci-dessous traduites, disent toute l'horreur des persécutions endurées :

*Les héros sont morts : pleurons !
 Le Turcoman cruel les a massacrés, pleurons !
 La terre a bu leur sang vermeil ; pleurons !
 La montagne a frémi devant ces cruautés, pleurons !*

*L'épouse a vu périr son époux
 L'enfant fut arrosé du sang de sa mère : pleurons !
 Le vieillard resté seul est mort de douleur !
 Et les hyènes ont dévoré les héros, pleurons*

*Mais leur sang généreux fut comme une semence
 La race est toujours là, vivants et l'œil en feu
 Nous vengerons les morts, ne pleurons plus, chantons !
 L'Ararat nous contemple, nouveaux héros, en avant...chan-
 [tons !*



La Turquie essaye de s'eupéaniser, ou mieux de s'occidentaliser, mais hélas elle a toujours la mentalité rétrograde des peuples asservis et elle ne peut s'en défaire.

C'est pour elle une grosse difficulté à surmonter, car on ne se fait pas une mentalité nouvelle en quelques mois ; il faut, pour cela, le travail de bien des années et de plusieurs générations.

Or, les Turcs musulmans commencent seulement à balbutier les premières paroles de liberté si chère à tous les peuples sortis de l'as-

servissement, mais ils n'ont pas encore fait table rase des chimères d'un passé enténébré par des dogmes religieux étroits.

Ils n'ont pas compris que toutes les religions doivent, de plus en plus, s'humaniser et que le règne des dieux féroces doit prendre fin.

La question arménienne dépasse le cadre religieux et les musulmans de France doivent, sans tarder, protester contre les crimes des musulmans de Turquie.

La France, grande puissance musulmane, a donné la liberté à ses sujets musulmans. A Paris, capitale du monde civilisé, s'élève une mosquée et le Croissant n'entre plus en lutte avec la Croix. Les dieux antiques sont disciplinés, ils ne peuvent plus, désormais, dépasser les limites que leur assignent une civilisation large et tolérante.

C'est pourquoi nous faisons un pressant appel à tous les hommes, aux musulmans comme aux Juifs, pour protester contre le martyre effroyable de l'Arménie.

Il est, nous n'en pouvons douter, des hommes véritablement humains et qui appartiennent à toutes les confessions religieuses : Ils auront à cœur d'honorer leur religion en demandant pour tous les peuples du monde la liberté de

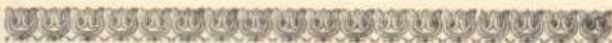
conscience sans laquelle aucun progrès réel et durable ne peut s'effectuer.

Ils liront, avec fruit, le récit. « A l'ombre de la civilisation » écrit par un français d'origine arménienne, avocat et écrivain connu, et ils comprendront leur responsabilité. Frémissements d'indignation devant les horreurs commises par des monstres, ils s'uniront alors pour faire cesser à jamais les crimes affreux qui déshonorent les peuples du XX^e siècle et grâce à leurs efforts, sur ce coin de terre antique qu'est l'Arménie, réintégrée dans son indépendance, la paix, la douceur, la fraternité, enfin descendues des cieux, règneront pour la plus grande gloire des dieux pacifiques surgis du cerveau et de la conscience de tous les hommes de bonne volonté.

Paris, 15 août 1929.

PAUL BODIER.





AVANT-PROPOS

Les infortunes d'une famille et celles d'un peuple, quelques vertus et tares de la race humaine, voilà ce dont parlent ces pages, qui n'étaient pas destinées à être mises au jour, si l'encouragement de quelques amis avisés et qualifiés n'était venu modifier ma décision.

Il y a des milliers de livres et des millions de lecteurs ; il dépendra de l'appréciation de ceux-ci que cet ouvrage soit le premier et le dernier de l'auteur, ou tout simplement le premier.

Si, par hasard, on rencontre des passages qui ne plaisent pas, on peut être sûr que l'on produit rarement avec l'intention de déplaire.

J'écris ces lignes dans une langue qui n'est ni celle de ma mère, ni celle de mon école.

Et si Dieu veut qu'une œuvre de son œuvre trouve du succès, il peut combler les lacunes

dans l'esprit du lecteur par des sentiments et des lumières qui n'émanent pas de l'auteur, comme on achève de remplir un panier de fruits, avec des herbes ou des fleurs.

KRIMITELL.

(Kricor (Grégoire) Minas Tellalian)



PREMIÈRE PARTIE

THE UNIVERSITY OF CHICAGO



CHAPITRE PREMIER

PROLOGUE

Tu vas tomber de l'arbre, ma fille, sois sage, descends !

— Je ne crains rien, maman, suis-je moins habile que ces corbeaux ? Les figues sont excellentes.

— Il est temps de dîner, descends, te dis-je ; ton papa nous attend.

— Laisse-moi tranquille !

Sa mère se fâcha et somma son enfant de descendre vite ; on entendit, simultanément, un coup de fusil dans le jardin contigu, où la jeunesse du voisinage chassait.

Les grondements de la mère et le bruit du

fusil firent perdre l'équilibre à la jeune fille, qui dégringola sur un panier, au pied de l'arbre, Elle eut une légère contusion au front et une égratignure à la main droite.

« Oh ! s'écria la mère. Tu l'as bien mérité ». Et, tandis qu'elle lançait une pluie d'injures sur sa fille, elle la serrait affectueusement entre ses bras, pour caresser et pauser les petites blessures.

La servante se tenait à côté d'elle et hochait la tête, en se mordant l'index, avec une expression mêlée de rire et de pitié.



C'est en septembre 1894 ; la scène se déroule dans une vigne de S., ville de la Cilicie Champêtre.

Chaque été, la famille Arévian allait en villégiature, à l'instar des autres familles de la ville, sur les altièrs Monts Taurus, pour y passer trois bons mois, dans des logements improvisés, au sein de superbes forêts et de vignes paradisiaques, arrosées par des fontaines glaciales.

Presque toute la population s'y rendait, pour échapper aux grandes chaleurs qui sévissent

dans l'immense plaine de Tchoukour-Ova, chantée par Homère, il y a trois mille ans, sous le nom de Champs Alésiens, à cause de sa beauté et de sa fertilité.

Mais, cette année-ci, la situation politique ayant empiré et le fanatisme des Turcs ayant causé quelques ravages, dans certaines parties de l'Anatolie, la plupart des familles chrétiennes ont jugé opportun de ne pas trop s'éloigner des alentours de la ville.



Il est midi passé; les ombres des arbres commencent à s'incliner vers l'orient; les insectes bourdonnent avec acharnement; une vipère traverse rapidement le sentier et disparaît dans un trou situé sous un tertre, non sans effrayer les promeneuses, d'autant plus qu'il y a environ un mois, une jeune femme était morte de la piqûre d'une vipère, cas, d'ailleurs, rare.

« Nous sommes en retard », s'écrie Mme Arévian en prenant sa fille par la main, pour gagner le logis. Mais lorsque Dikran voit sa femme, sa première question est : « Que fais-tu donc, depuis deux heures, Siranouche, et où est Loussine » ?

Mme Arévian désire bien passer sous silence le petit incident, pour égargner un déplaisir à son mari, mais ce n'est guère possible. Après une courte perplexité, elle répond : « Elle est dans la chambre à côté ; en rentrant, elle a trébuché près du puits, et elle s'est légèrement blessée la main. »

— Ne pouvait-elle pas marcher droit ? Ah ! fille indocile, elle ne me cause que des ennuis !



A un moment donné, un lecteur peut-être s'est demandé : « La vie humaine vaut-elle la peine d'être vécue et un livre qui traite des péripéties du monde mérite-t-il d'être lu ? »

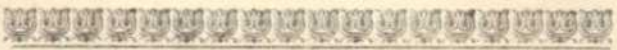
— Il n'y a que la vie qui nous intéresse, puisque nous croyons la connaître tant bien que mal, tandis que la mort nous tient en suspend par sa tristesse et son mystère.

La lecture constitue une vie dans la vie ; heureux qui vit doublement ! Nous ne faisons que nous évertuer pour continuer notre voie moyenne, dont les deux extrémités sont barricadées de douleur et de consolation !

Le globe terrestre est composé de terre et d'eau ; la vie est faite de rires et de pleurs ! Les

rivières et les torrents se confondent dans la mer, les peines et les joies s'unissent dans des larmes !





CHAPITRE II

LA FAMILLE ARÉVIAN

La famille arménienne Arévian est l'une des meilleures de la ville ; elle se compose d'une vingtaine de personnes.

Le chef de la famille, Dikran Arévian est un homme âgé d'une soixantaine d'années ; il est haut de taille, robuste et a peu de cheveux blancs, de sorte qu'on le prendrait pour un homme de 40 ans.

Il est propriétaire de deux maisons, de cinq magasins, de la vigne où ils habitent actuellement, et d'une ferme immense, à une distance de deux heures de la ville, sans parler de ses biens meubles et immeubles, dans les Monts

Taurus. Il remplit les plus grandes fonctions dévolues aux chrétiens de la ville. Rien que sa ferme procure du travail et du pain à une trentaine de familles pauvres.

Pendant sa jeunesse Dikran avait eu une petite histoire avec la justice de la ville.

Des voisins turcs, envieux de sa position, l'avaient accusé de s'être moqué, une nuit, du muezzin, pendant que ce dernier chantait du haut du minaret du quartier ; la loagüe et tortueuse enquête menée, à cet effet, avait établi que l'imputation était dénuée de fondement et Dikran avait été mis en liberté, après un emprisonnement de deux mois.

A part ce qui précède, il est toujours en bons termes avec le gouvernement turc ; il a un grand ascendant dans les affaires de la ville, et il est respecté par le public. Sa femme, Siranouche, porte sur une tête grisonnante, mais fraîche, quarante-cinq années ; c'est une excellente mère et une bonne ménagère.

Leur fils aîné, Léon, est âgé de 29 ans et s'occupe exclusivement des affaires de la ferme, dont il est le manager. Il est marié et a trois enfants ; en ce moment, il habite la ferme, avec sa femme.

Le second fils s'appelle Mikaël, nom du père

de Dikran. Mikaël est âgé de 25 ans ; il est marié et père de deux enfants ; après quelques études élémentaires, il a pris la direction de la manufacture de son père.

Le troisième fils, Ara, âgé de 23 ans, étudie la médecine à Paris ; il est intelligent et laborieux, mais prodigue. Lors de son arrivée dans la grande ville, il s'était installé dans un appartement près de l'Opéra, mais ensuite, il avait quitté cet endroit et était allé louer un logis, plus modeste, au quartier Latin, rue Gay-Lussac.

Le quatrième fils, Manoug, qui compte 21 années, a travaillé, pendant trois ans, dans les écoles françaises de Beyrouth, mais sans vouloir finir ses études, il est rentré chez son père, dont il est devenu un collaborateur. Manoug est fiancé à la fille d'une famille notable de la ville.

Enfin le cinquième garçon, qui répond au nom de Vahan, n'a que 12 ans et fréquente l'école de la ville ; il est souvent en butte aux mauvais traitements des enfants turcs, qui le blessèrent un jour, au front, avec une pierre lancée par une fenêtre.



La fille aînée de Dikran s'appelle Haïgouhi ; elle est âgée de 27 ans et douée de qualités distinguées morales et physiques. Son mari est un homme pieux, qui a fait l'an dernier, le pèlerinage de Jérusalem, avec sa femme et ses deux enfants ; ils s'y sont fait tatouer les bras et, à leur retour, ils ont comblé leurs parents et amis de petits cadeaux.

La sœur de Haïgouhi ne compte que 19 printemps et répond au nom de Nevarte ; le premier mari de celle-ci ayant été tué par des brigands, sur la route de M*, on l'a mariée à un fournisseur, elle n'a point d'enfants.

Les deux premières sœurs ont eu de tout temps une conduite impeccable et exemplaire ; on peut les qualifier d'incarnation de chasteté et générosité ; d'ailleurs, tout le monde n'a que des éloges à leur égard.

La dernière fille de Dikran est Loussine, qui, après sa chute du figuier, se dérobe autant que possible aux regards de son père, pour éviter une observation.

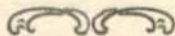
Elle a 17 ans révolus, mais on la prendait pour une fillette de 12 ans, tant elle est frivole et revêche. Elle est haute de taille, avec une che-


velure qui lui descend jusqu'aux genoux. De jolis yeux bleus, des lèvres expressives et une liberté inaccoutumée donnent une distinction spéciale à cette belle jeune fille blonde, qui forme une exception, parmi les femmes, ses compatriotes, pour la plupart brunes.

A l'école, elle est l'objet d'une attention particulière de la part de ses institutrices, car, tout en satisfaisant à sa besogne scolaire, elle met la classe sens dessus dessous par ses espiègeries.

En ville, elle se montre tellement audacieuse que quelques jeunes gens n'ont pas hésité de lui adresser des paroles et des lettres, qui ne sont pas restées sans réponse.

Cette conduite, qui choque les usages et le caractère du pays, alimente copieusement les bouches médisantes ; même les plus indifférents taxent Loussine de légèreté et l'on dit qu'elle porte dans sa tête tous les mystères de la lune du mois de mars, en faisant allusion à une empreinte, en forme de croissant, qui se trouve au milieu de son front.





CHAPITRE III

USAGES ET MŒURS

La vie patriarcale est conservée dans presque toute l'Anatolie ; à part quelques villes littorales, toutes les autres sentent le Moyen-Age ; les mœurs occidentales n'ont pu y pénétrer un peu que depuis un quart de siècle à peine ; tout ce qui est neuf ou choquant est appelé *modernisme*, qualificatif toujours employé en terme péjoratif et tourné en ridicule. Cette expression est fréquemment attachée au nom de Loussine.

Les fils mariés vivent avec leur papa, sous le même toit ; la famille Arévian forme une petite légion, avec les nombreux serviteurs et servantes de la maison et de la ferme.

Dikran, placé au plus haut degré de la hiérarchie familiale, commande en maître absolu ; personne n'ose le contredire, si ce n'est sa femme qui se permet rarement de contester certaines affaires ménagères.

Ses fils lui parlent avec réserve, et ne se tiennent en sa présence qu'avec un profond respect ; ils ne répondent qu'à des questions posées par leur père et s'assoient avec une certaine décence en sa présence, sans jamais, par exemple, pouvoir croiser les genoux. Tous ses garçons et surtout Mikaël sont des fumeurs acharnés, mais ils ne peuvent pas fumer en présence de leur père.

Les fils ne peuvent pas caresser leurs enfants lorsque Dikran est là ; quant aux filles, elles sont plus réservées que les garçons.

Les brus ne peuvent ni s'asseoir ni parler en présence de leur beau-père, sauf autorisation spéciale ; et si par hasard, une question leur est posée par lui, elles ne répondent que comme des enfants timides de cinq ans. Les plus libres et les plus privilégiés sont les bébés, que leur grand-papa aime et caresse avec tendresse.

Les nouvelles mariées se tiennent, pendant les premières années de leur mariage, le visage couvert d'un voile et ne parlent presque à per-

sonne. Elles ne peuvent adresser la parole à leur mari qu'au lit seulement.

Et lorsqu'une jeune femme se trouve dans la nécessité de parler de son époux, elle est dans une pénible situation relativement au choix des termes, pour désigner sa moitié, le mot *mon mari* étant considéré comme incongru.

La femme ne peut appeler son mari de son nom tout court ; elle doit y ajouter un titre honorifique.

Toute la provision de l'année est déposée dans le grenier de la maison dès le mois de septembre ; et l'on n'achète au bazar que la viande, les légumes et quelques articles nécessaires.

On entretient dans les écuries, établies dans les cours des maisons, des chevaux, des moutons, des vaches et d'autres animaux domestiques, dont les femmes s'occupent constamment.

*
**

Toutes les demoiselles sont mariées entre quinze et vingt ans et si jamais il arrive à une jeune fille de dépasser les vingt ans, elle est considérée comme trop âgée, et comme une marchandise difficile à écouler.

Les femmes se montrent rarement dans les rues ou dans les bazars et ne se présentent pas aux hommes, à moins qu'elles ne soient assez âgées ; de sorte qu'un visiteur et surtout un étranger ne voit rien du beau sexe chez son hôte ; d'ailleurs, il y a un salon réservé pour visites d'hommes, exclusivement. Les petites filles d'Eve ne peuvent ni se promener dans des endroits publics ni adresser la parole aux descendants d'Adam, et si, par hasard, une jeune femme ose s'entretenir avec une jeune personne de l'autre sexe, elle est un sujet de scandale et de médisance.

La proposition de mariage vient toujours du côté du jeune homme, dont les parents envoient une délégation, parfois assez nombreuse, pour demander la main de la fille, et même dans le cas où il y aurait les meilleures dispositions du monde chez les parents de la demoiselle, les premières visites des délégués essuient des refus plus ou moins catégoriques.

Le jeune homme est obligé de se conformer à la volonté de ses parents et de faire acte d'une résignation singulière ; il arrive parfois que les fiancés ne voient leurs futures que le jour du mariage, ou mieux encore la nuit de la bénédiction nuptiale.

Le fait suivant est authentique :

Le père d'un jeune homme demande pour son fils la main d'une jeune fille, dont les parents substituent, le jour du mariage, à celle sur laquelle le choix était arrêté, l'aînée qui est d'une laideur extraordinaire.

Quelques jours après le mariage, alors que la nouvelle mariée était occupée à traire la vache dans la cour, et qu'elle avait omis de se couvrir le visage, avec son voile, se croyant seule, son beau-père, par hasard, passa soudainement à côté d'elle, et eut le temps de voir le visage de sa bru, avant que celle-ci abaissât son voile sur sa figure.

Le père dit à sa femme :

— « Qui est donc cette créature hideuse que je viens de voir dans la cour ? »

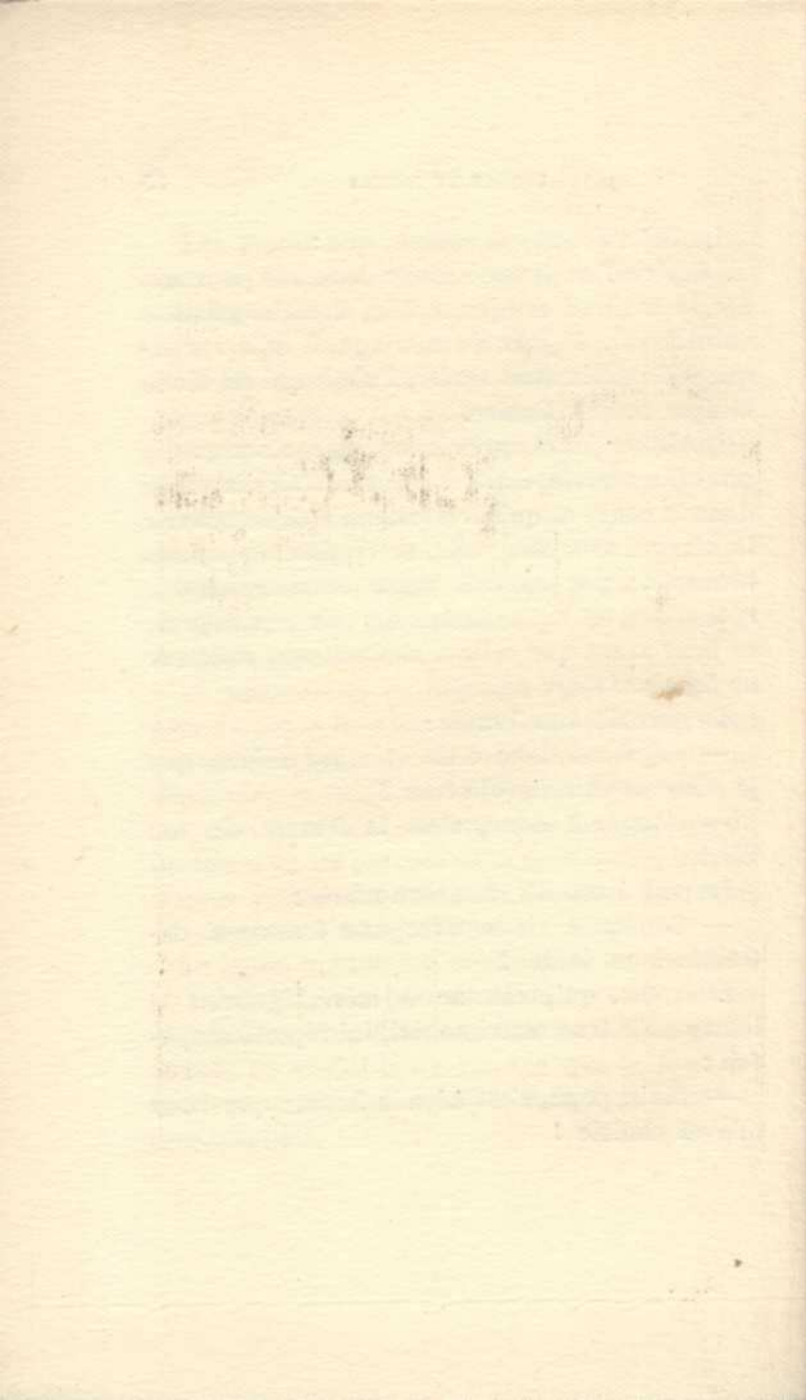
— Comment donc, c'est la femme de ton fils !

Le père à son fils, nouveau-marié :

— Comment vis-tu avec une femme si détestablement laide ?

Et le fils, qui, comme sa mère, ignorait le lamentable truc matrimonial, lui répond stupéfait :

— Mais, papa, c'est bien la femme que vous m'avez choisie !





CHAPITRE IV

LOUSSINE

Le mois de septembre touche à sa fin ; les grandes chaleurs diminuent et une fraîcheur printanière égaie les plaines, matin et soir ; dans la journée, le soleil garde encore quelques traits qu'il darde sur la nature.

La vendange, les moissons et la récolte des fruits et du coton sont terminées ; elles ont imposé un labour assez considérable aux bras des travailleurs. Les animaux domestiques compensent avantageusement les frais de nourriture que leurs maîtres effectuent pour eux. Seules les bêtes de somme vieilles et malades, mises à la retraite, passent paisiblement leur temps, indifférentes au passé et à l'avenir.

Le travail des champs commence à l'heure où l'aube envoie, comme une bénédiction, ses reflets dorés sur la nature, et cesse au moment où le soleil fait ses derniers adieux aux sommets des montagnes et aux fronts séculaires des vieux châteaux et forteresses.

Le majestueux silence des plaines, entrecoupé par le coassement des grenouilles, les aboiements lointains des chiens et les hululements des oiseaux nocturnes, conduit chez lui, en le berçant, le travailleur fatigué, qui, à peine rentré, prend son ablution et s'assied au coin de sa chambre, au milieu de sa famille joyeuse.

Le même train recommence le lendemain, le surlendemain et les jours suivants; mais personne ne se plaint de monotonie ou d'ennuis. Avoir l'idée d'être malade est déjà une maladie et celui qui n'aspire à rien ne peut jamais se trouver malheureux et ignore éternellement les passions et les tribulations qui agitent les grandes villes, comme de petits seaux.



La petite Arévian est contente de vivre; elle considère le monde comme l'avant-goût du paradis; elle appartient à une bonne famille; plus

d'un domestique se tient à ses ordres ; elle est belle, distinguée, et à même de satisfaire ses petits caprices, mais un seul point noir la rend triste et empoisonne sa vie ; son père a un autre point de vue qu'elle dans une question vitale.

L'une de ses compagnes lui ayant demandé ce jour-là, avec un air non exempt d'envie et d'ironie :

— Est-ce vrai, Loussine, qu'on va te fiancer ?

Elle lui répond : — Mon amie, parle-moi d'autres choses, si tu ne veux pas que je t'étrangle.



La famille Arévian est rentrée en ville ; seul, l'aîné, Léon, surveille la ferme et ne rentre à la maison paternelle que la nuit. Son fidèle domestique le suit de près et, lorsque le patron entre dans la cour, le hennissement du cheval annonce l'arrivée de l'agriculteur en chef dans sa famille.

Ce soir-là, l'un des enfants de Léon court au-devant de son père et lui dit en bégayant : « Tu sais, papa, grand-papa est bien fâché contre ma tante Loussine. »

Et, tandis qu'un serviteur place le bambin sur le dos du cheval pour le promener dans la cour, Léon monte lentement l'escalier et va dans la

chambre où se trouvent ses parents, sa femme et sa jeune sœur.

— Voici, Loussine, ma fille, c'est ma décision définitive ; nous allons te fiancer à Vartan ; c'est un jeune homme sérieux, honnête et riche ; je te conseille de renoncer à tes sottes pensées.

— Mais papa !...

— Tais-toi, tu ne fais point honneur à notre famille, avec ton caractère ridicule et ton opiniâtreté !

— Je n'ai rien dit !

— Ta conduite m'exaspère ; une fille qui ne veut pas obtempérer à la volonté de ses parents est une coquine qui mérite tout châtement.

— J'aurais ce que je mérite.

— Ma fille, je suis ta maman, je ne veux que ton bien ; aucune personne raisonnable ne pourra contester que Vartan soit supérieur à Souren, qui n'est qu'un fanfaron, qu'un gueux ; dans notre pays aucune fille n'a la témérité de contredire son père, comme tu le fais.

Ici, la jeune fille fait un brusque mouvement de répugnance et tourne sa figure revêche d'un autre côté. Dikran, un chapelet dans la main gauche et un immense porte-cigarette entre le pouce et l'index de la main droite, demande à sa femme :

« Mais vous ne me dites pas pourquoi cette bête ne veut pas de Vartan, d'un jeune homme si distingué ? »

— Je ne saurais te le dire vraiment, mais ta bru pourra préciser ce point, j'espère. »

Le chef de la famille ordonne à sa bru de parler, mais celle-ci se regarde les pieds, confuse et souriante. Enfin, sur l'ordre formel de son mari, elle s'approche de sa belle-mère et lui chuchote quelques mots à l'oreille.

Dikran énervé, crie :

— « Qu'est-ce que c'est donc ? »

Et la maîtresse de logis, avec un sourire mêlé d'amertume :

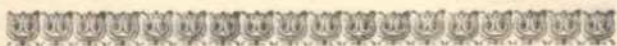
— « Parce que, parce que Vartan a un kyste sur le nez, voilà la tare ! »

— Idiote ! »

A ce moment, Loussine, qui est assise à côté de la dénonciatrice, lui lance un regard furieux, et, sur un geste d'indifférence de celle-ci, elle la pince si fort au mollet que la jeune femme pousse, malgré elle, un petit cri de douleur.

Dikran se lève brusquement et donne à l'agresseur une gifle.





CHAPITRE V

VISITEURS

Henri Garnier est un Français né en Orient, où son père s'occupe de commerce, depuis de longues années ; il est parti de Trébizonde pour faire une tournée en Anatolie ; et, à son retour, il passe par S[®] pour gagner la Méditerranée.

Il apporte une lettre du jeune Ara qu'il a connu à Paris. La famille Arévian hospitalise Henri Garnier, avec un grand plaisir. Le jeune étranger est enchanté de passer quelques jours dans une famille qui le comble d'honneurs et de soins.

Il se plaît énormément dans un milieu qui,

sans être européen, lui procure tous les moyens confortables pour vivre et pour se reposer d'un long voyage, rendu pénible par le manque de véhicules.

Certaines mœurs, certains soins et certaines prévenances, ainsi que quelques mets lui font tellement plaisir que, la famille lui demandant de différer son départ, il prolonge son séjour pendant plusieurs semaines.

Après avoir étudié les céréales, le coton ainsi que quelques autres articles de la ville, il va presque chaque jour, en compagnie de Manong, visiter les ruines des forteresses, des châteaux, des hôpitaux et des couvents, jonchant la Cilicie champêtre et la Cilicie montagnaise.

La grandiose forteresse d'Anazarbe, ainsi que le superbe et imprenable château de S*, chanté au Moyen-Age dans des litanies, laissent chez le jeune Français une impression d'indélébile admiration.

Ces monuments à demi-ruinés sont les témoins vivants du royaume arménien de Cilicie, qui s'est couvert de gloire, tant en battant les peuples limitrophes, sauvages et anti-chrétiens, qu'en aidant généreusement les croisés, qui se trouvaient souvent, en mauvaise posture, en Orient.

Tous ces glorieux personnages ont disparu depuis la fin du xiv^e siècle, toutes ces magnifiques inscriptions dorées sont rouillées dans plusieurs mémoires et livres, mais les monuments sont toujours là, pareils à des géants qui dédaignent les graves insultes du Temps et suppriment la lenteur de l'Espace ; voilà un essaim d'aigles immortels.

Le pauvre cœur humain pourrit, mais des pierres juxtaposées parlent à travers les siècles, plus éloquemment que Cicéron et plus suavement que les lèvres de la plus belle femme du monde.



La nouvelle de l'arrivée d'un étranger attire chez les Arévian plusieurs visites de la ville ; sans parler du grand nombre de parents et d'amis, les habitués de la famille sont : Khoren, entrepreneur, parrain de deux enfants de Dikran ; Bédros, commerçant, homme instruit, conteur d'anecdotes ; enfin, Arakel, surnommé *le fou* ; Arakel était, pendant sa jeunesse, très distingué, mais il perdit plus tard l'équilibre de la raison, à cause de ses profondes études, suivant une version, et à cause d'une femme, sui-

vant une autre. Ces trois personnages sont, par diverses attaches, dans les bonnes grâces du patron de la maison.

La famille a déjà dîné et les hommes se sont retirés pour prendre leur café ; Dikran s'est installé au coin du canapé et ordonne aux serveurs de faire taire les enfants qui font beaucoup de tapage autour d'un moineau, qu'on a pris dans une reginglette.

Khoren a bien l'intention de dire quelque chose à Dikran sur le compte de Loussine, mais voyant le monde, il décide de le faire dans un moment plus propice.

— Quel temps affreux ! dit-il en entrant. Le vent et les gouttes de pluie d'une part et les rayons solaires de l'autre font un vacarme atmosphérique ; on ne peut guère préciser quel temps il fait ; c'est comme un fou qui se fâche et se réjouit simultanément ; un bébé dont un œil pleure, tandis que l'autre rit.

— L'an passé, à pareille époque, il faisait sec, et nous allions souvent à la chasse.

— On dirait que le temps aussi est ramolli comme l'humanité.

Cette conversation sur l'atmosphère promettait de se prolonger encore si Bedros n'était pas arrivé.

— Salut, illustre Dikran, s'écria-t-il en entrant. Je me sens dans un milieu vraiment heureux lorsque je viens chez vous !

— Je n'ai rien d'illustre que la conscience.

— Vous êtes père d'une excellente famille qui fait l'envie même des étrangers les plus heureux. Vous tenez quelque chose de votre homonyme, Tigran-Le-Grand, Roi des Rois, qui a une place glorieuse dans l'Histoire Universelle ; c'est lui justement que Cicéron, son contemporain, appelle le roi le plus puissant de l'Asie, tout en attirant l'attention du Sénat sur le danger que ce roi d'Arménie fait courir à Rome.

Votre fils aîné, Léon, est un descendant de Léon le Magnifique, qui combla jadis de gloire le pays que nous habitons et qui dépassa en magnificence les cours de Paris et de Londres.

Votre fils Mikaël porte un nom d'archange et veille si bien sur vos intérêts.

Ara, celui qui étudie à Paris, porte le nom du plus beau des rois d'Arménie, ce roi vertueux qui méprisa l'amour de Sémiramis.

Manong est l'Enfant Jésus dont il a vraiment obtenu charmes et grâces.

— Et mon petit Vahan ? interrompit Dikran en souriant.

— Intelligent, il sera le bouclier de la famille

dont le nom seul reconforte ; d'ailleurs, *Arév* signifie *Soleil*.

Vous avez des filles dont la chasteté et les vertus sont admirées par tout le pays. Enfin, votre jeune fille Loussine est belle comme la lune, dont elle est l'homonyme, puisque *loussine* signifie la *lune*.



Entre temps, un homme âgé d'une cinquantaine d'années était entré dans la chambre et se tenait debout près de la porte ; il avait un teint pâle et des yeux fatigués ; c'était un maître d'école qui venait solliciter une faveur.

Dikran lui dit d'un ton autoritaire : — Prenez place, M. Hamparzoum ; qu'est-ce que vous venez me communiquer ?

Le maître d'école s'assit timidement sur une chaise et, après avoir boutonné son pardessus, répondit :

— Patron, comme j'ai eu l'occasion de vous l'exposer précédemment, je suis père d'une famille nombreuse et mes appointements ne me suffisent pas ; je suis, pour ainsi dire, dans la misère ; je viens depuis Van ; vous m'aviez promis...

— Mais je vous avais dit de présenter une requête à la Commission.

— Comme vous en êtes le Président...

— Je tâcherai de vous faire quelque chose ; mais commencez, vous dis-je, par présenter ce que je vous ai dit il y a quinze jours.

Le maître d'école sortit, après avoir respectueusement salué.

« Pauvre diable, s'écria Khoren, s'il vendait des œufs pourris, il aurait gagné davantage ; c'est l'abominable triomphe de la matière sur l'esprit ! »

Comme Bedros souriait, Dikran lui demanda ce qu'il en pensait.

— Il arriva une fois, dit Bedros, qu'un homme envoya son domestique au bazar pour acheter une tête rôtie. En route, le famélique serviteur mangea tout et n'apporta qu'un crâne sec à son patron, qui lui demanda :

— Où est donc la langue de cette tête ?

— Monsieur, cet animal était muet.

— Les yeux ? — Il était aveugle !

— Les oreilles ? — Il était sourd !

— Et la cervelle ? — Pardon, patron, dans le temps, il avait été maître d'école, voilà pourquoi il ne lui était pas resté trace de cerveau !

Et tandis que tout le monde riait, un domes-

tique que Dikran avait envoyé au marché pour certains achats, entra.

— Patron, j'ai fait le tour du bazar, sans pouvoir trouver les emplettes que vous désirez et puis, j'ai oublié certains noms, parce que cette fois-ci vous ne m'avez pas donné une liste.

— Gaucher, maladroit, vous invoquez le manque de liste, mais je vous ai vu aussi avec la liste revenir bredouille de vos commissions ; si je vous envoyais à la mer pour m'apporter de l'eau, vous ne manqueriez pas de me dire que la mer est desséchée ; vous viendrez demain avec moi pour voir comment on trouve ce qu'on cherche ; vous n'aviez pas une liste ! beau prétexte !

Le domestique sortit et Bedros continua en riant :

— Jadis, un paysan, de retour d'une ville chez lui, dit à sa conjointe :

— Femme, dans la ville où j'ai été, j'ai constaté que la plupart des femmes sont blanches et propres, tandis que toi, tu es brune et malpropre !

— Mais, mari, tu oublies que je suis constamment exposée au soleil et à la poussière !

— Va, femme, j'ai aussi vu sur toi des membres qui ne sont exposés ni au soleil, ni à la poussière !

*
* *

Loussine avait rêvé, la nuit, que Vartan qu'elle détestait de tout cœur était habillé en blanc.

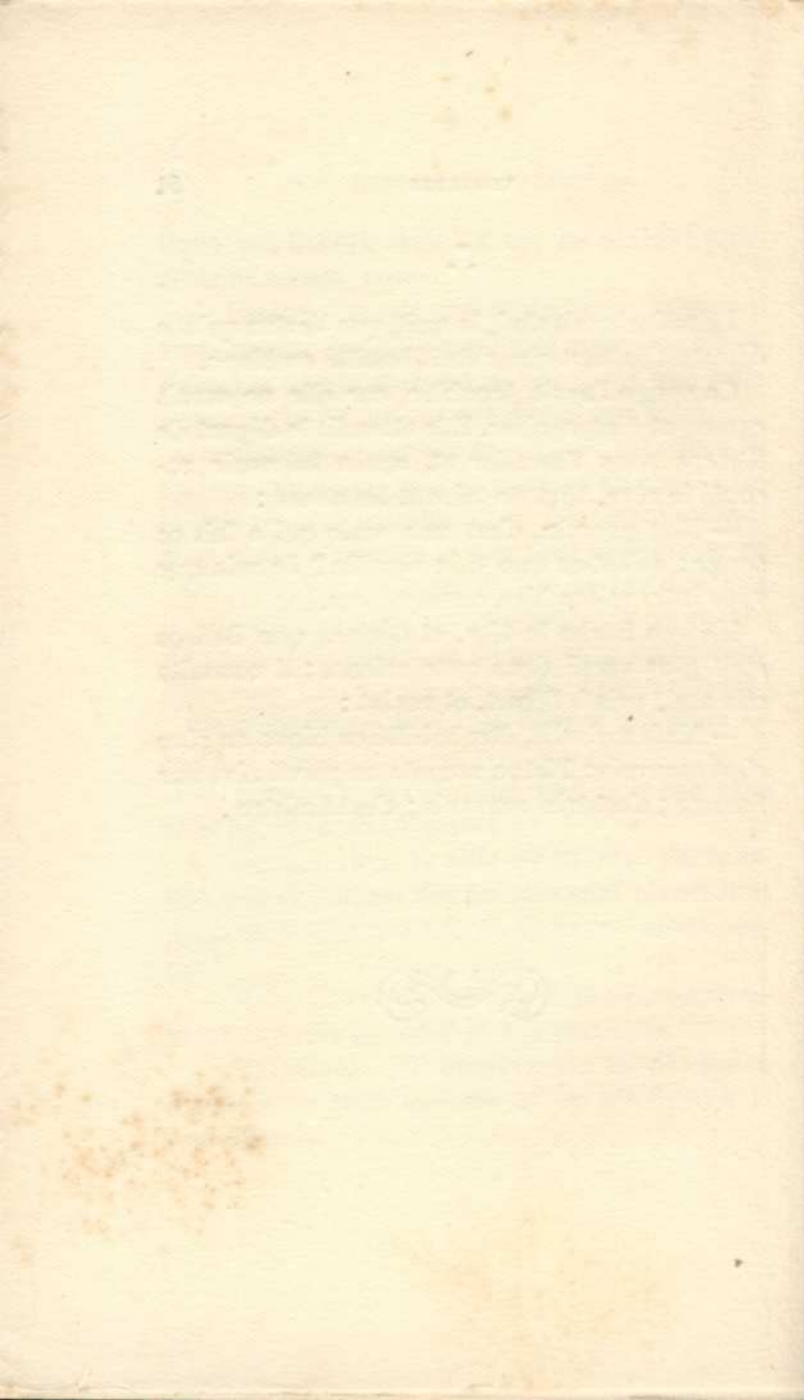
Ce songe l'avait troublée, car elle ne savait comment l'interpréter. Elle attendit le départ de Khoren sous l'escalier et, après lui avoir raconté le rêve, tout en taisant les noms :

— Mon parrain, c'est une amie qui a fait ce songe ; qu'est-ce que cela signifie ? Je sais que vous interprétez bien ces mystères.

Khoren hocha la tête, et déclara que Bedros était plus versé dans cette science ; il consulta son ami, pris à l'écart, et revint :

— Mademoiselle, être habillé en blanc en rêve c'est mauvais ; Platon raconte un pareil rêve sur Socrate ; c'est très mauvais ; c'est sinistre !







CHAPITRE VI

LE FOU

Il avait environ quarante-cinq ans; avec une tête presque chauve, des moustaches et une barbe touffues; comme un bouquet pressé; un nez aquilin et des regards égarés, qui semblaient se perdre dans l'infini. Il tenait toujours en main un fouet qu'il faisait claquer souvent sur ses épaules.

Il entra avec les manières d'un chef d'orchestre dans la chambre, et allant droit à Dikran :

— Mon Dieu, je suis ravi de vous revoir sain et sauf, mon maître; j'espère que vous n'êtes pas fâché de ce que je ne suis pas venu vous voir depuis quatre jours; j'étais occupé à me promener.

— Non, Arakel, je vous conseille seulement de ne pas rendre vos visites aussi rares, dorénavant. D'où venez-vous à présent ?

— De chez moi.

— Et avant d'être chez vous, où vous trouviez-vous ?

— Dans les entrailles de ma mère.

— Et où irez-vous après votre mort ?

— Pardi ! là où je me trouvais avant ma naissance.

Et il commença à danser, en faisant claquer ses doigts comme des castagnettes.

— Qu'est-ce que c'est que cette cravache que vous tenez en main ? demanda Bedros, en touchant Arakel du bout des doigts.

— C'est pour fouetter les esprits.

— Vous vous en occupez constamment ; vous aimez donc tellement à cultiver leur amitié ?

— Ce matin, je cassais chez moi des noisettes, lorsque j'ai entendu un petit cri près de la fenêtre ; j'ai regardé partout dans la chambre, pour voir si c'était un chat ou une souris, et je n'ai pu rien découvrir ; le cri s'est répété à maintes reprises sur un ton musical ; je suis sorti de ma chambre pour inspecter la cour ; rien ! Je crois que c'était un esprit.

— C'était probablement la persienne de votre fenêtre qui grinçait au vent.

— Comme je venais ici, une voix rauque et inconnue m'a appelé dans la rue par mon nom; j'ai regardé en haut et en bas, à droite et à gauche, et je n'ai vu personne. A peine avais-je fait quelques pas, le cri redoubla de force et d'éclat : Arakel ! Arakel ! J'ai regardé partout et je n'ai vu personne ; je crois que c'était un djinn !

— C'est l'un des gamins de votre quartier, sans contredit !

— Mais non, ce sont des esprits, puisqu'ils sont invisibles.

En ce moment, la servante jeta dans le brasero un bout d'écorce de citron.

Un doux parfum se répandit dans la chambre et, au bout de deux minutes, l'écorce commença à bourdonner comme un insecte et ensuite à chanter comme un oiseau.

— Ce sont des esprits, fit remarquer Bedros, malicieusement.

— Non, répliqua Arakef, il y a là un insecte et un oiseau, puisque les hommes jugent tout, par les effets.

Bedros s'approcha de son interlocuteur, et lui caressant la barbe :

— Y a-t-il des esprits dans votre barbe aussi, Arakel ?

— Vous ne parlez pas raisonnablement ; l'univers en est rempli ! Si vous croyez avoir sondé les mystères de la nature, vous ressemblez à un perroquet qui prétendrait posséder une langue.

Dikran invita Arakel à s'asseoir à côté de lui et dit :

— Qu'est-ce que c'est que cette barbe énorme, et pourquoi ne la faites-vous pas raser ?

— Et pourquoi ne vous faites-vous pas arracher les oreilles, le nez ou autre chose ?

Un barbier, qui était venu pour faire la barbe au patron, se leva brusquement du côté de la porte, où il était assis :

« — Mais, M. Arakel, comment parviendrais-je à gagner mon pain, si tout le monde pensait comme vous ; vous me condamnez à crever de faim.

— Sacrebleu, faites-vous marchand de champignons !

— Dites-moi, Arakel, continua Bedros, tandis que le coiffeur passait une serviette sous le menton de Dikran, dites-moi ce que vous pensez de la femme.

— Oh, la femme, la femme n'est qu'un animal dangereux ; c'est une misérable patraque qui

s'arroge le titre de régénératrice de l'humanité.

— Et comment faire pour écarter ce danger ?

— Il faut détruire le sexe féminin et, pour y parvenir, il faut rompre avec la nature.

— Et qui est-ce qui a pu le faire ?

— Moi !

— Comment et pourquoi ?

— Aimer une femme est un malheur ; en être aimé, une calamité !

— O le monstrueux galantin !

— Les hommes sont fous, mais les femmes sont plus folles ; l'amour est le chef-d'œuvre de la faiblesse humaine » !


Ici, l'ennemi du beau sexe s'arrêta et se livra à une profonde méditation. Son interlocuteur le secoua en criant :

« Qu'est-ce qui vous absorbe » ?

Arakel immobile : « Le soleil et la lune mesurent la vie des mortels, tandis que mes regards croisent le vol des esprits. J'allume ma lanterne, les astres s'effacent ; je lève mon fouet, et les femmes disparaissent ! »

L'ami des esprits se cingla les épaules avec son fouet, et, ayant obtenu de l'argent de Dikran, il s'en alla en chantant :

Si ma mère m'avait consulté, par avance,
J'aurais, sans contredit, empêché ma naissance !



CHAPITRE VII

LA CHASSE

La journée promet d'être splendide ; à part quelques petits nuages qui forment à l'horizon un troupeau de moutons lumineusement colorés, aucune perturbation atmosphérique. Les rouges rayons solaires, vivifiants comme un vieux vin et doux, comme les regards d'une femme fraîche, changent cette froide matinée de décembre en une journée de printemps.

Après plusieurs amusements, comme la joute et le combat de coqs, on décide de goûter les délices de la chasse.

Mikaél, Manoug, Henri Garnier, Bedros, Vartan et le frère de ce dernier, montés sur de bons chevaux, vont de bonne heure, à la chasse, ac-

compagnés de deux serviteurs et de plusieurs chiens. Chacun porte un faucon ou un épervier sur une main gantée de cuir.

Les coursiers foulent intrépidement les terrains imbibés de pluie et écrasent indifféremment les herbes et les arbrisseaux desséchés par l'haleine de l'hiver ; quelques chiens courent à côté de leurs maîtres ou derrière eux ; d'autres les devancent en aboyant et en flairant la plaine.

La ville n'apparaît plus et la troupe avance à pas lents, tout en causant et badinant ; elle a déjà atteint les lieux où les gibiers ont assigné, pour ainsi dire, un rendez-vous perpétuel avec leurs ennemis.

Manoug ne cesse de jeter des cris d'encouragement à ses chiens si bien dressés, qui disparaissent et apparaissent alternativement, le nez dans des herbes et des broussailles.

« Tenez, s'écrie Bedros, tout à coup, en s'arrêtant à proximité d'une source, des gibiers qui pullulent ». Et l'on voit surgir, comme de petits nuages, des cailles, des francolins et des bécasses, qui s'envolent dans toutes les directions, dépistés ou chassés par les chiens.

Les faucons, plus rapides et plus heureux que les armes à feu, s'élancent comme des éclairs dans les airs, s'envolent d'abord parallèlement

au-dessous de leurs proies, tout en les fixant, et ensuite ils montent d'un bond au-dessus d'elles, planent quelques minutes encore, et, après avoir attrapé le gibier, ils descendent par terre.

Les chasseurs ne peuvent arracher les proies aux griffes de l'agresseur qu'en mettant un morceau de viande ensanglantée dans leur main gantée, sur laquelle le prince des airs se perche, après avoir lâché la première prise.

On rencontre un autre groupe de chasseurs qui promènent une énorme toile peinte en domino, devant laquelle la plupart des oiseaux et d'autres bêtes s'arrêtent et s'extasient, tandis que le chasseur, placé derrière cet appareil troué, vise et tire.

Soudain, on aperçoit un lièvre qui traverse furtivement le sentier à côté et court à toute vitesse; Manoug lance après lui son faucon, qui ne tarde pas à surprendre l'imprudent visiteur. Celui-ci menace de casser les ailes à son audacieux agresseur, au cours d'un combat inégal livré dans un ravin, lorsque Bedros arrive en toute hâte et sauve le lièvre des griffes du redoutable adversaire.

Un domestique prend sur son épaule le lièvre vivant, mais blessé, tandis qu'un autre ramasse des gibiers pour en remplir les besaces de ses

patrons. Les chiens sont pleinement récompensés de leur zèle et de leurs fatigues, en avalant de la chair fraîche et appétissante que leurs maîtres leur offrent.

Henri Garnier est enchanté de cette excursion, qu'il trouve délicieuse ; en ce moment, il est occupé à contempler son faucon qui mange une caille, après l'avoir soigneusement déplumée. Il inspecte constamment la plaine avec ses jumelles, mais son fidèle oiseau, une fois dans les airs, fouille la terre mieux que lui avec ses regards pénétrants, d'une hauteur vertigineuse.



Un peu plus loin, un aigle, après avoir plané pendant longtemps dans les airs, dont il a fait trembler tous les habitants, tel un monarque courroucé, trône sur l'endroit le plus élevé de la plaine, pour châtier n'importe quelle créature ailée qui oserait se présenter, de près ou de loin, à ses regards fulminants.



A la fin de la chasse, les chasseurs sont assis sur le tronc d'un grand arbre abattu, pour fumer et causer.

Manoug dit qu'il aime beaucoup la chasse, et que l'unique moyen de dissiper les ennuis est celui d'ennuyer les francolins et les cailles.

Bedros ajoute qu'un auteur qui a vécu dans ces parages et dont il ne se rappelle guère le nom, a écrit, au premier siècle de notre ère, un charmant livre sur la cynégétique.

Le jeune Français fait remarquer qu'à cette époque lointaine, cet amusement ne devait pas être perfectionné comme aujourd'hui, puisqu'il n'y avait pas d'armes à feu, la flèche seule étant connue.

Il n'avait pas fini de prononcer le dernier mot, lorsqu'on entendit un violent coup de fusil à une faible distance, comme pour indiquer que l'époque de la flèche était passée et que l'on vivait réellement dans celle des fusils et des canons. Un cri d'angoisse suivit la détonation.

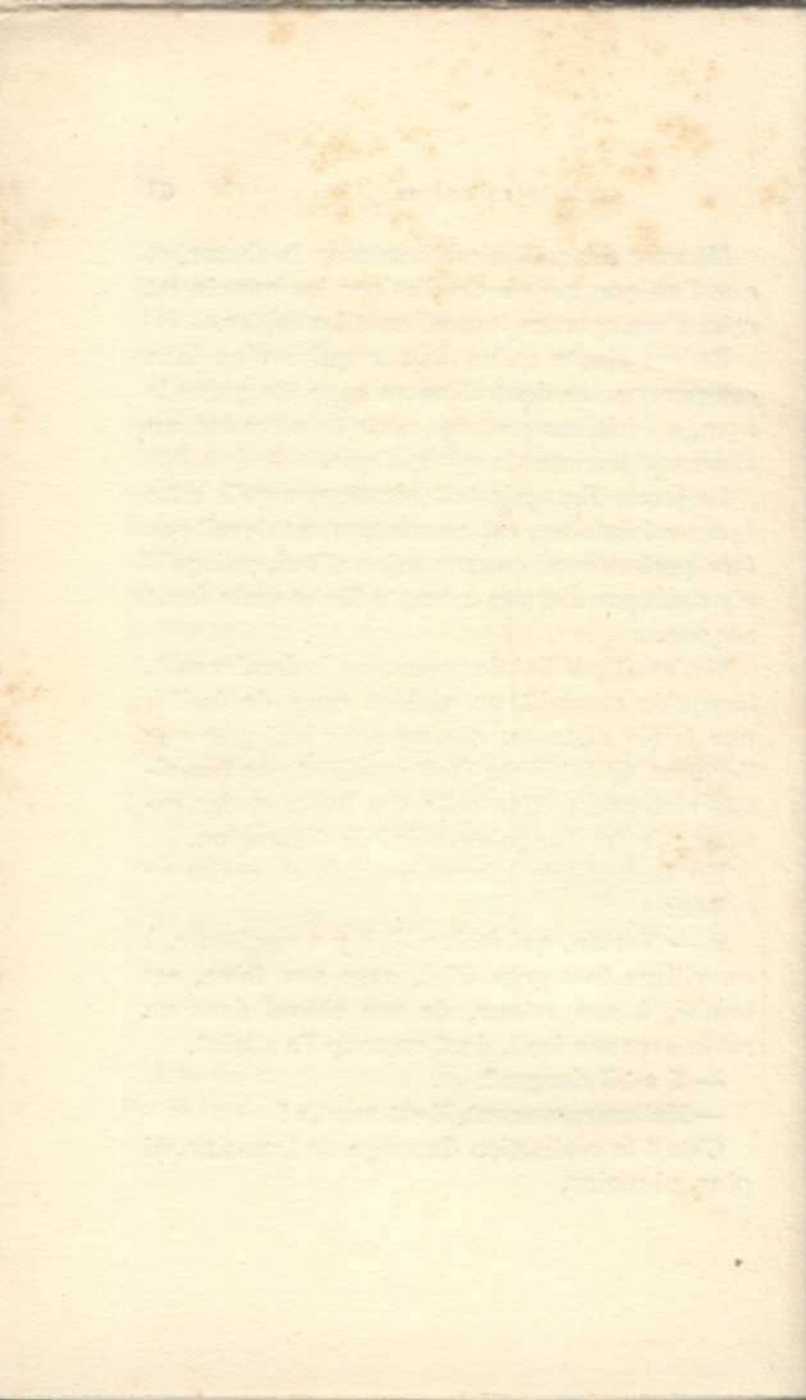
Un domestique courut aussitôt et revint en criant :


« — Vartan, qui était allé, il y a une heure, à un village tout près d'ici, avec son frère, est tombé, à son retour, de son cheval dans un ravin avec son fusil, dont un coup l'a atteint.

— Y a-t-il danger ?

— Malheureusement, il est mort » !

C'était la réalisation du songe de Loussine, ni plus, ni moins.





CHAPITRE VIII

LA NOCE

Le mariage de Manoug est décidé ; tous les préparatifs sont faits ; la bénédiction nuptiale aura lieu dans quelques jours. Henri Garnier désire ardemment assister à la noce, mais un télégramme urgent de son père l'oblige à partir immédiatement. Avant de quitter ses hôtes, il tient à dire à Mme Arévian mère :

« Madame, je suis vraiment ravi de la généreuse hospitalité dont vous m'avez honoré ; je tiens à exprimer mes remerciements chaleureux à vous tous : je ne pourrai jamais vous oublier, je vous prie de me compter parmi vos meilleurs amis. Je garderai un excellent souvenir de votre famille et de votre nation ».



Une grande foule remplit la maison de Dirkan dès jeudi soir ; des parents et des amis viennent participer à la grande fête qui marque l'union de deux jeunes cœurs, destinés à perpétuer la famille et la race humaine.

Après une soirée mouvementée, gaie et heureuse, le monde se retira vers minuit ; il en est de même jusqu'au samedi soir, où le nombre des invités augmente sensiblement, et la musique et l'alcool révèlent leur existence avec plus d'entraînement.

Le véritable jour de la noce est dimanche, où l'allégresse atteint son apogée ; dans la maison, ainsi que dans les rues, des spectacles de réjouissance se multiplient de plus en plus.

Un groupe d'hommes boit et chante, tandis qu'un autre danse. Une réunion de femmes est occupée dans une chambre à bavarder, alors qu'un autre s'occupe du service intérieur et de la préparation de divers repas dans des chaudières.

Voyez cette virago qui forme des cercles de jeunes femmes, et organise divers jeux et danses. Un essaim de ces charmantes créatures monte pendant la nuit sur la terrasse pour dan-

ser et chanter, de manière à se faire écouter par toute la ville :

« Salut, salut ! que votre bénédiction embrasse tous les toits, et qu'un berceau en or emplisse vos bras ! »

Mais voilà que le ciel brunit tout à coup, comme une personne joyeuse qui fronce soudainement les sourcils ; le temps menace de gâter la fête ; un lourd rideau de nuages couvre le ciel, et l'on entend des voix qui répètent : « Un gâteau à celui qui aperçoit une étoile ! »

Dans l'après-midi de dimanche, on met sur une grande assiette du henné destiné à teindre les mains droites des futurs époux. Sur le henné, on place les vêtements et la chaussure que la fiancée doit porter à l'église, et l'on met cette assiette sur la tête du bedeau, qui, entouré d'une grande foule, composée des deux sexes, se rend à la maison de la future. Et, après une réjouissance de quelques heures, le cortège retourne avec les mêmes acclamations chez le fiancé.

Dans la nuit de dimanche à lundi, tous les convives renoncent à l'amitié de Morphée pour celle de Bacchus. Vers minuit, on procède solennellement à la cérémonie de *barbe* du futur. On jette une pluie de monnaie sur l'assiette du coiffeur, tout en entonnant des chants religieux.

Ensuite quelques jeunes gens amènent au bain, avec les mêmes cérémonies, le fiancé qui y endosse ses vêtements de mariage, après quoi, il retourne chez lui pour trôner au milieu des convives, dont le plus intime applique du henné sur la main droite du futur.

Les assistants offrent à ce dernier des cadeaux ; ils lui avaient déjà apporté de l'argent, selon leur capacité, lors des fiançailles officielles ; ces sommes ne doivent être acquittées par les parents des fiancés que dans les mêmes circonstances et conditions ; de sorte que le plus pauvre des jeunes gens trouve de quoi payer ses frais de mariage.

Lundi, avant l'aube, un groupe de messieurs et de dames se rend chez la fiancée pour l'amener à l'église. Dans ce moment critique de séparation de la jeune fille de sa maison paternelle, la délégation est exposée à toutes sortes de difficultés et de plaisanteries.

Les maîtres de la maison de la future ferment, par badinage, l'entrée aux joyeux délégués, dont plusieurs reçoivent l'ordre de s'agenouiller dans la cour, de trinquer et de danser. On met, parfois, des citrouilles vidées sur la tête des plus jobards.

Enfin, après maints refus et des supplications

chaleureuses, les délégués placent au milieu d'eux la fiancée, pour l'amener de bonne heure à l'église, où le futur est déjà arrivé avec des cérémonies.

Après la bénédiction nuptiale, l'époux, l'épouse et le témoin, portant des vêtements spéciaux, montent sur des chevaux, expressément parés. Une personne indigente conduit, contre rémunération, le cheval de la nouvelle mariée par la bride.

La joyeuse procession passe pompeusement dans les rues principales de la ville, tout en s'arrêtant devant les portes des parents et amis notables, qui offrent au nouveau couple des cadeaux plus ou moins précieux ; au cours du trajet, les nouveaux mariés sont inondés de bonbons, de feuilles et de monnaies, que l'on fait pleuvoir par les fenêtres et par les terrasses.

Arrivé chez le nouveau marié, on immole une victime devant les pieds du coursier de la nouvelle épouse et, après l'avoir descendue dans la cour, on lui donne une grenade qu'elle doit briser contre le mur. Ensuite on la fait danser avec de jeunes femmes, sous un tonnerre d'applaudissements et de cruches heurtées contre les pierres.

Après quoi, on fait monter la mariée dans

une chambre, et l'on remet entre ses bras un bébé mâle, puis enfin on promène sur sa tête un gros pain, surmonté de bougies allumées.

Vers le soir, tout le monde se retire de la noce, à l'exception de quelques vieilles parentés, qui sont chargées de surveiller le nouveau couple, et de faire danser solennellement, le lendemain matin, la nouvelle mariée, après lui avoir administré un bain parfumé.

Il est à noter que la jeune épouse porte un voile luxueux, plus ou moins transparent, sur le visage qui devient invisible pendant des années, à partir de la bénédiction nuptiale.

Durant cette période, elle ne parle presque pas.



Assis au fond du canapé et fumant son narghilé, Dikran reçoit les félicitations des convives. Il a l'air profondément touché de la cérémonie mémorable qui se déroule. Khoren trouve l'occasion de lui adresser un mot :

« Maintenant c'est le tour de Loussine ; j'espère que vous partagez mon point de vue ; après la disparition tragique de Vartan, vous ferez bien de ne pas refuser la main de votre

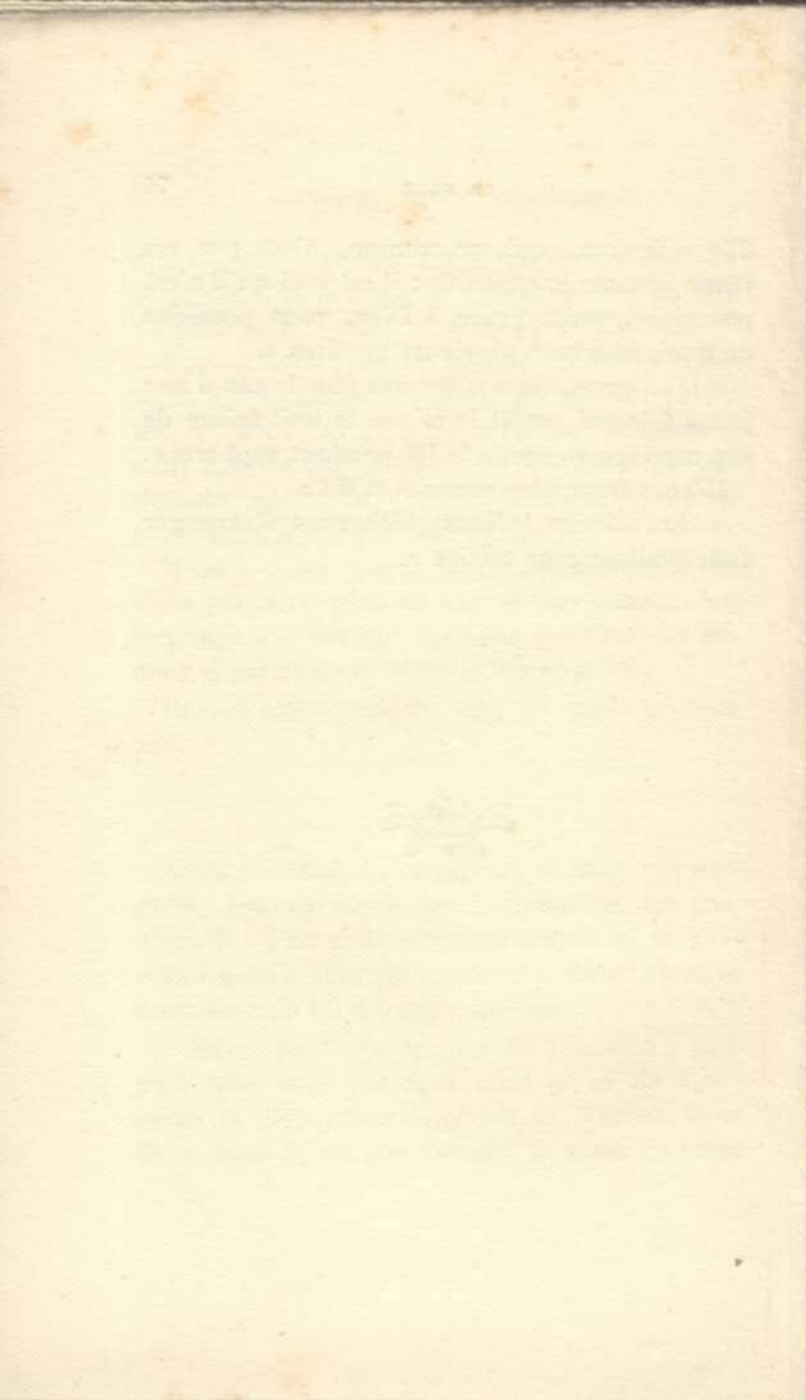
filles à Souren, qui, en somme, n'est pas un jeune homme méprisable ; il est vrai qu'il n'est pas riche, mais, grâce à Dieu, vous possédez de quoi pourvoir plusieurs gendres ».

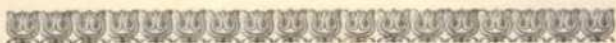
« D'ailleurs, vous n'ignorez pas le cas d'une jeune fille qui perdit la raison la nuit même de son mariage et garda le lit pendant sept ans ».

Dikran fronça les sourcils et dit :

« Providence ! Nous tâcherons d'arranger cette malheureuse affaire ».







CHAPITRE IX

A PARIS

Depuis quelques mois seulement qu'il habite la capitale de la France, le jeune Arévian a soigneusement étudié tous les coins et usages de la grande ville.

Jeune, inexpérimenté et loin de connaître la lassitude et le spleen qui sont l'apanage de la grande vie, il aime éperdument Paris, et regrette le temps, où il en était éloigné ; le parisianisme a atteint chez lui la proportion d'une sorte de maladie, mais ce sentiment ne diminue pas en lui le grand amour et la nostalgie que lui inspire son pays natal.

Par un jour de fête, assis au jardin du Luxembourg, Ara tenait en main un journal qu'il parcourait malgré lui ; il murmurait entre ses dents :

« Fichtre, il est deux heures passées et elle n'arrive pas encore ! » En effet, c'était la seconde fois que Madeleine, la gentille petite parisienne, aux joues roses et au chapeau fleuri, manquait à son rendez-vous.

Ara l'attendit encore quelques minutes, et, se levant brusquement, froissa le journal entre ses doigts, le jeta par terre, marcha dessus et après lui avoir donné quelques coups de canne, il accéléra le pas.

Dans sa marche rapide, il heurta d'abord un vieillard haut de taille, qui passait en toussant, un mouchoir à la main, et ensuite une bonne trapue qui promenait un bébé. Il ôta hâtivement son chapeau, bredouilla un mot d'excuse, et arriva comme une estafette au boulevard Saint-Germain, où il monta dans un tramway.

Dans la voiture, en face de lui, était assise une dame d'un certain âge, très distinguée, ayant à sa gauche une fillette de dix ans et à sa droite une belle demoiselle d'une vingtaine d'années, coiffée comme un ange.

Ara ne pouvait pas écarter ses regards de ce

fétiche inconnu qui absorbait toute son attention et toute son imagination.

Arrivée devant le Palais-Bourbon, la fillette demanda, à haute voix, à sa mère :

« — Maman, qu'est-ce que c'est que cette maison ? »

— Ce n'est pas une maison, mon enfant, c'est la Chambre des Députés.

— Et qu'est-ce qu'on fait dans cette chambre, maman ? »

Tout le monde se mit à rire et les yeux avides d'Ara fixèrent les regards souriants de la belle inconnue, dont il était instantanément épris.

Le nouveau Roméo sortit de sa poche un livre et fit semblant de lire, mais, au bout de deux minutes, il remarqua qu'il tenait son livre à rebours ; il en rougit jusqu'aux oreilles et inspecta furtivement sa Juliette et les autres personnes, pour voir si l'on ne s'était point aperçu de sa maladresse.

Après un court simulacre de lecture, il leva derechef ses regards, et vit, à sa grande satisfaction, que la dame âgée était partie avec la fillette et que la jeune demoiselle était restée seule. Donc, elle n'était pas la fille de la vieille inconnue, comme Ara l'avait supposé.

Avant d'arriver à la station du Champ-de-Mars, l'étudiant fit un effort et salua respectueusement la jeune fille :

« Mademoiselle, j'ai un mot à vous dire, si vous me le permettez ».

La jeune française accueillit ces paroles avec un sourire encourageant et le jeune homme continua :

« — Je suis un étranger dans cette ville ; depuis mon arrivée, je désire visiter la Tour Eiffel, en compagnie d'une parisienne ; Mademoiselle, je serais heureux, si vous daigniez m'y accompagner !

— Mais, monsieur, j'ai visité la Tour Eiffel plusieurs fois.

— Vous allez loin ?

— Je vais au Champ-de-Mars pour continuer ma lecture.

— Mais, Mademoiselle, ça ne vous causera pas une grande perte de temps, je vous en supplie ! »

Les manières et l'accent du jeune inconnu plurent tellement à la jeune fille qu'elle fit un charmant mouvement qui indiquait le consentement. Et l'on entra dans l'ascenseur de la Tour.

Au premier étage, on prit de la bière et il

acheta de jolis cadeaux pour elle. Au dernier étage, on contempla la ville avec admiration et il savoura les explications de son interlocutrice, en faisant l'ignorant sur plusieurs points qui lui étaient déjà connus. Il était tellement charmé que ses doigts lâchèrent son mouchoir, qui tomba au Champ-de-Mars, comme un petit aéro-lithe, sur les promeneurs qui paraissaient des pygmées.

Au retour, à partir du second étage, le couple fit la descente à pied, et le Roméo oriental ne put résister à la tentation d'approcher ses lèvres de celles de sa Juliette.

Après une courte lecture dans le jardin, situé aux pieds de la géante de fer, ils se quittèrent pour se retrouver le dimanche suivant.

Le jour assigné arriva enfin et Ara emmena Suzanne à la basilique de Saint-Denis pour visiter le tombeau de Léon V Lusignan, d'origine française, dernier roi d'Arménie.

Après avoir héroïquement repoussé maintes attaques sanguinaires des pays limitrophes mahométans et des hordes barbares contre la Cilicie, ce malheureux monarque était venu en Europe, pour solliciter l'appui de l'Occident chrétien.


Il avait fait la navette entre Paris et Londres,

pour mettre fin à la guerre de Cent ans, mais tous ses efforts étaient demeurés stériles, et il en était mort d'affliction à Paris, vers la fin du XIV^e siècle.

Ces souvenirs causèrent à Ara une si grande émotion que sa compagne l'invita, pour atténuer l'obsession, à aller au cinéma, où l'on passa une heure agréable.

En peu de temps, ils s'apprécièrent et s'aimèrent tellement qu'ils finirent par se fiancer, pour donner une nouvelle preuve de l'amitié franco-arménienne, plusieurs fois séculaire.





CHAPITRE X

LE MARIAGE

Depuis la mort de Vartan, Loussine éprouve, au fond de son cœur, une satisfaction qui n'est pas sans férocité. Son père a finalement consenti à ses fiançailles avec Souren, ce qui la rend heureuse, douce et distraite.

On s'apprête activement au mariage et elle attend impatiemment le jour de l'union qui terminera ses tribulations.

Ce soir-là, sa mère l'a chargée de mettre en ordre les petits objets dont une grande malle est remplie. Depuis deux heures qu'elle travaille dans la chambre, Loussine n'a pas pu s'acquitter encore de sa petite tâche. La maman envoie

à son aide sa nouvelle bru, qui surprend la fiancée à méditer, au lieu de travailler.

« — A quoi penses-tu, ma chère ? Maman nous attend, les travaux pressent ; dans une semaine, tu seras déjà mariée, comme moi ; je te souhaite d'ores et déjà toutes sortes de félicités.

— Tiens, dit Loussine en se tournant pour regarder sa compagne, j'ai une tache à ma robe, Mais elle remarqua immédiatement qu'il s'agit d'un petit reflet de la lampe sur son vêtement bleu.

La jeune femme mariée répond en souriant :

« — Allons ma chère, tu prends la lumière pour une tache !

— Il m'est souvent arrivé », continua Loussine, lors de mes promenades printanières dans les champs, d'apercevoir de jolies fleurs que j'ai voulu cueillir, mais à peine me suis-je approchée d'elles, que les fleurs ont pris la fuite, parce que c'étaient des papillons ! »



Enfin, le jour du mariage arrive ; la veille, Dikran voit en son rêve un prêtre ; quant à Loussine, elle fait le songe suivant :

« Souren, son fiancé chéri, porte une coiffure écarlate ; il est plus grand et plus beau que d'ordinaire, avec des yeux extraordinairement expressifs ; il est nommé gouverneur général ; une immense foule l'acclame, au son d'instruments de musique. »

« Souren porte au cou une énorme guirlande de roses, que le monde arrache une à une, sans jamais parvenir à l'en débarrasser totalement. Loussine rit aux éclats, elle chante et danse ; à un moment donné, elle s'approche de son amoureux qu'elle embrasse ; ici le rêve prend fin. »

A son réveil, la future est enchantée de ce songe, parce qu'elle l'interprète mal ; aussi ne tarde-t-elle pas à déchanter.



La noce et la bénédiction nuptiale de Souren et de Loussine eurent lieu avec une grande pompe ; tout le monde pensait que le désir de la jeune Arévian était réalisé, et cette dernière croyait bientôt atteindre le faite du bonheur.

Le quinzième jour du mariage, on ne sait guère pour quelle cause, le marié donna des signes d'aliénation mentale et devint un être difficile à traiter.

Loussine s'affecta profondément de cette malchance, mais elle ne cessa d'aimer et de dorloter son mari.

Une nuit, lorsque Loussine alla rejoindre au lit son époux, celui-ci se leva brusquement et cria : « Les malins esprits me conseillent d'étrangler ma femme ! »

Et unissant l'acte à la parole, il arracha le voile de son épouse, le lui passa au cou et, comme il était sur le point de l'étrangler, des parents, pénétrant dans la chambre, parvinrent difficilement à sauver Loussine.

A la suite de cet accident, Souren fut gardé dans une pièce fermée et ce n'est que le quarantième jour du mariage que les nouveaux époux furent séparés. Mais cette pénible séparation, qui dura plusieurs mois, fut loin de refroidir l'amour des deux cœurs. Loussine pense nuit et jour à son mari.

Quant à ce dernier, il ne peut pas rester un seul jour sans voir de près ou de loin la reine de son âme. Le voilà qui passe dans la rue ou sur les terrasses, en chantant et en glorifiant sa bien-aimée.

Même s'il se trouve dans un endroit lointain, aussitôt qu'il se rappelle sa femme, il part comme un ouragan et ne peut pas se reposer

avant de voir le visage qu'il adore, pareil à un naufragé qui cherche secours dans la contemplation d'un astre.

*
**

Un jour, Souren était allé en promenade dans un village situé à une faible distance de la ville. La nuit tombée, il s'était posé, pareil à un hibou, sur le mur d'une maison démolie.

Par inadvertance, le pan de son vêtement prit feu, lorsqu'il allumait sa cigarette avec un amadou, et le petit incendie ne manqua pas d'augmenter, tandis que l'amant détraqué avait fermé les yeux, pour se livrer à ses hallucinations habituelles.

Lorsqu'il se rendit compte du mal, il se dressa avec précipitation et au lieu de détruire l'amorce, il commença à marcher rapidement vers la ville.

Et les habitants du village virent, dans la nuit, un grand feu qui courait en criant au vent : « Loussine, Loussine ! » tandis que la lune roulait sur sa tête de nuage en nuage, en jetant de pâles lueurs.

Les villageois accourus vers l'être incandescent le trouvèrent, aux alentours de la ville, tombé dans un fossé et mort.

Aussitôt, la macabre nouvelle se répandit dans la ville, qui pensa qu'un pareil dénoûment n'était pas inattendu.

Loussine s'y rendit aussi et désira voir son amoureux vivant ; elle embrassa religieusement son visage carbonisé, mais ses larmes abondantes n'arrivèrent pas à temps, pour éteindre le feu qui dévora son mari malheureux.



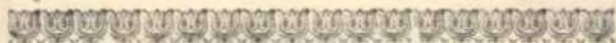
L'homme propose, mais Dieu a déjà disposé. Les mystères de la Providence déconcertent le genre humain ignorant, comme de petits phénomènes qui dispersent ou écrasent les fourmis.

Qui se croit au pinacle touche des doigts le piédestal et qui rampe ouvre les yeux dans les nues et ne daigne plus regarder en bas.

Voici un voyageur qui, sur le sommet de la montagne, meurt asphyxié ; en voilà un autre qui, dans les ténèbres de la tempête, trouve un asile de paix et de lumière.

Où va donc cette femme qui, née sous les malignes influences astrales, promène son front orné de signes célestes dans le jardin de fatales amours et prend un papillon pour une fleur ?

SECONDE PARTIE



CHAPITRE XI

L'ANNÉE NÉFASTE

Depuis environ six siècles qu'ils vivent, sous la domination turque, les Chrétiens de l'Orient ne sont maîtres, surtout dans certains endroits, ni de leur vie, ni de leur honneur ni de leurs biens.

Plusieurs centaines d'années se sont écoulées depuis la disparition des Croisés, mais la même mentalité et la même vengeance continuent à exercer leur influence contre les chrétiens.

Et si, par hasard, une petite protestation ou un simulacre d'indignation se fait jour parmi les victimes, ceci constitue un acte de trahison, digne de pendaison.

De pareils cas se sont produits vers 1894, à Sassoun, où des vexations et des molestations insupportables ont été essuyées par les non-musulmans, sous le règne du tyran sanguinaire qu'était le Sultan Abdul-Hamid.

Rien de plus facile que de se débarrasser de la vie d'un chrétien ; quelques minutes suffisent pour dépouiller un non-turc du fruit de son labeur d'une longue carrière.

Il arrive souvent qu'après le mariage une mariée est enlevée par les tyrans musulmans, avant de se rendre à sa chambre nuptiale.



Au mois d'octobre 1895, le signal est donné par le Sultan Rouge. Un vaste complot, ourdi dans les ténèbres du fanatisme, a pour résultat une persécution systématique contre tout ce qui s'appelle arménien.

D'immenses flots de sang innocent coulent depuis le Mont Ararat jusqu'à la Mer Rouge ; d'innombrables villages chrétiens sont ruinés ; dans plusieurs villes, les massacres prennent des proportions épouvantables ; ici, on rassemble tous les hommes pour les anéantir ; là, on incendie les églises où les femmes et les enfants

se sont réfugiés, comme, par exemple, à Edesse (Ourfa).

Même à Constantinople, ville presque européenne, on massacre des innocents dans les rues ; et le monde civilisé croise les bras, impassible, de peur de froisser le padischah. Dans l'espace de quelques semaines, trois cent mille victimes sont tombées sur l'autel de la civilisation.



Que peut faire contre de telles mesures gouvernementales, un peuple paisible, et dépourvu de tous moyens de défense ? Par endroit, quelques petites résistances ne font qu'augmenter la fureur des scélérats.

Le village de Zeïtoun se révolte contre les tyrans et bat héroïquement les agresseurs barbares des temps modernes. Une poignée d'hommes courageux, doués d'une vertu inéluctable refusent, jusqu'à la fin, de se rendre à leurs ennemis héréditaires et tiennent en échec tous les efforts d'une armée de trente mille personnes composée de troupes régulières et irrégulières. On n'a jamais vu hisser aussi dignement l'étendard de l'indignation.

Rares sont les localités qui, favorisées par certaines conjonctures, essuient des pertes relativement moins graves ; parmi celles-ci se trouve S^e. Cette petite ville est exposée tout de même à toutes sortes d'insultes et de lapidations.

Les Arméniens trouvés la nuit dans les rues sont battus et arrêtés ; on enroule sur leurs têtes des turbans et on les amène au gouverneur pour témoigner qu'ils les ont surpris sous cet accoutrement, en train de se livrer à des excès contre les musulmans.

La ville échappe miraculeusement à un massacre, mais tout chrétien qui se trouve, par malheur, en dehors de la ville, est immédiatement envoyé *ad patres*. Des loups affamés guettent tous les sentiers.

La famille Arévian s'est retranchée derrière ses murailles et ses portes, en compagnie d'autres familles voisines ; tout le monde est là, à l'exception de Léon, qui n'est pas rentré de la ferme.

Il a été pris au dépourvu, lorsqu'il voulait gagner la ville vers le soir ; après un peu de marche, il s'est rendu compte de la situation, et est retourné à la ferme, sans oser avancer plus loin.

Il se tient caché avec ses serviteurs chrétiens

dans sa chambre, dont il a fait barricader la porte, lorsqu'un groupe de bandits fait irruption dans la maison.

« — Ouvrez la porte, si vous ne voulez pas que nous l'ouvrions », crie le chef des gredins, en touchant les planches avec son gourdin, tandis que ses acolytes tirent des coups de pistolet en l'air.

— Qu'est-ce que vous nous voulez, à cette heure indue ? répond Léon d'un ton courroucé, et, ayant reconnu la plupart des agresseurs, à leur voix, il demande :

— Vous êtes là, vous aussi, Mehmed ? Je suis votre patron, votre bienfaiteur ; il n'y a pas deux mois, je vous ai donné de l'argent ; oseriez-vous me nuire ?

« — Notre loi nous ordonne d'anéantir tous les chrétiens, lorsque nous le pouvons ».

La terreur de Léon est au comble, lorsqu'il crie encore :

« — Et vous, Moustafa, êtes-vous tellement ingrat ? Oubliez-vous que je vous ai fait cadeau d'une paire de bœufs la semaine dernière ? Non, je ne m'attendais point à une pareille ingratitude de votre part ! »

— Tout ce que vous dites là n'empêche pas que vous êtes un giaour !

Léon et ses hommes tirèrent quelques coups de feu sur les assaillants, dont ils tuèrent quatre, lorsque ces derniers enfonçaient la porte ; mais la bande était si nombreuse et si bien armée que, dans l'espace de quelques minutes, les assaillis ne respiraient plus.

Le lendemain, toute la ferme fut mise à sac et à feu ; et les paroles de Victor Hugo trouvèrent l'une de leurs multiples réalisations : « Les Turcs ont passé là... Tout est ruine et deuil ».

*
* *

Pendant les vacances, Ara avait quitté Paris, pour venir passer quelques semaines auprès de ses parents. Il n'avait pas manqué de parler à ceux-ci de sa chère Suzanne, et de les prier pour obtenir leur consentement à ce choix, en donnant comme argument que l'idole de son amour appartenait à une bonne famille et qu'elle était honnête et instruite.

Ses parents avaient accueilli cette proposition avec réserves, et lui avaient refusé leur approbation dans une question qui ne leur paraissait pas très sérieuse, mais, devant l'insistance opiniâtre de leur fils, ils avaient fini par s'y conformer.

Les nouvelles alarmantes qui arrivaient des provinces orientales de l'Anatolie avaient retardé le retour d'Ara ; mais, à la fin, on a repris courage et il demanda congé à ses parents, après avoir préparé pour Suzanne, une grande malle de cadeaux, composés de tapis, fourrures et confiseries de son pays.

Le jour même où il se mit en route, la tempête fanatique éclata. Il se trouvait presque à mi-chemin de la ville d'A*. lorsqu'il fut abordé par des Turcs armés, dont l'un lui dit :

« — Vous autres chrétiens, vous n'êtes point dignes de monter de si beaux chevaux !

— Ce n'est pas de ma faute si je suis né chrétien, répliqua Ara timidement.

— Et où allez-vous de ce train ? demanda un autre scélérat.

— Je vais à Paris pour étudier la médecine.

— Vous allez en Europe, dans les pays des giaours, pour remplir vos têtes de venin, que vous retournez ensuite vider dans notre pays, sur des mahométans.

— Mais, messieurs, je ne vous ai rien fait, laissez-moi continuer mon chemin.

— Vous avez la hardiesse de parler, giaour ! »

Et le féroce interlocuteur descendit Ara brusquement à terre et lui coupa la langue avec son

couteau aiguisé, tandis que l'un de ses compagnons tirait, à bout portant, un coup mortel, avec sa carabine, au milieu de la poitrine du malheureux étudiant, dont le cadavre fut jeté dans un fossé.

Le soleil se couchait tranquillement dans des flots de sang, et le croissant se montrait dans le firmament, escorté de pâles étoiles. La lumière cédait sa place à l'obscurité et les noirs esprits envahissaient l'espace.





CHAPITRE XII

APRÈS LA TEMPÊTE

Environ un an s'est écoulé depuis la cessation des horreurs rouges et le temps, ce maître puissant de tout, secondé de son bénin compagnon l'oubli, a déjà commencé de jeter un peu de cendre sur le passé, incandescent de deuils.

Devant le tableau effroyablement désolant des coups criminels qui ont frappé sa nation, la famille Arévian ne pleure guère, comme les premiers mois, la perte de ses deux chers enfants. Elle a même essayé de rétablir ses affaires anéanties et restaurer sa ferme ruinée, dont la direction est maintenant confiée à Mikaël ; une vie presque normale commence à reprendre.



Après la disparition tragique de son mari, Loussine a senti dans son cœur, pendant quelque temps, un vide immense, qui a fini par se combler, peu à peu, par de nouveaux événements.

Avédis est un homme de 30 ans, haut de taille et avec de longues moustaches; il a beaucoup voyagé pour affaires, depuis sa tendre jeunesse; il n'a pas une position morale ou financière, mais il excelle dans l'art de causer et de poser. Il raconte ses voyages et ses aventures avec une emphase et une extravagance déconcertantes.

Il a eu l'occasion de visiter maintes fois la famille Arévian, où il s'est beaucoup plu à bavarder et à débiter des bourdes, surtout pendant les désastres de l'année précédente. Loussine, qui l'écoutait avec une extrême curiosité, avait trouvé le moyen d'exprimer le vif intérêt et l'affection qu'elle portait au causeur.

Ce dernier, débrouillard et rusé, fit tout son possible pour changer les sentiments de Loussine en un amour violent qui augmentait de plus en plus. Mais le chef de la famille, qui avait pris vent des dispositions des deux amants, fit fermer ses portes à Avédis.

*
* *

Les habitués de la maison ne laissent jamais seul Dikran, que les calamités et les souffrances ont rendu presque vieux ; le nombre de ses rides et de ses cheveux blancs a sensiblement augmenté.

Khoren, Bedros et quelques autres personnages, assis paisiblement dans le grand salon, qu'ils remplissent de la fumée de cigarettes et de narghilés, causent sur la religion et la politique.

— Mais le mystère de la Sainte Trinité dit Dikran, est expliqué au commencement des Saintes Ecritures.

— Ma foi, répond Khoren, on ne peut pas tout expliquer dans la religion ; on ne doit que baisser la tête ; certaines questions dogmatiques sont différemment commentées par diverses églises ; mais la nôtre est certainement dans la meilleure voie ; les protestants ne me disent rien, c'est une religion si récente ! Quant au catholicisme, il n'est pas trop loin de nos croyances.

— C'est, ajouta Bedros, la religion la plus ancienne et la plus universelle !

— Vous oubliez, répliqua Dikran, que la nôtre aussi date du vivant du Christ; et puis, il est à noter que le premier roi chrétien du monde entier, c'est bien notre Tiridate.

— Toutes les religions sont bonnes, intervint Khoren, pourvu qu'on sache les pratiquer.

— Nous croyions que l'Europe et l'Amérique sont chrétiennes et nous nous flattions de l'espoir qu'elles nous aideraient, soupira un visiteur.

Bedros lui répondit :

— Mon cher ami, l'Europe et l'Amérique ne recherchent que leurs intérêts pécuniaires et laissent choir le reste. Plusieurs d'entre nous sont montés sur des terrasses, pendant les dernières horreurs, pour voir si des Européens ou des Américains venaient à notre secours, mais nous nous sommes, hélas, rudement trompés!

— Mais c'est la continuation des croisades, ni plus, ni moins, et nos anciens alliés nous trahissent!

— Nous n'espérons rien d'eux, pourvu qu'ils nous laissent tranquilles, dit amèrement Dikran.

— N'avons-nous pas, dit un nouveau visiteur, droit à une place sous le soleil?

— Il n'y a pas de doute, continua Bedros, nous sommes l'une des plus anciennes nations

du monde ; nous avons une histoire de trois mille ans ; notre langue est l'une des plus anciennes et des plus riches du monde.

Au v^e siècle, alors que toutes les nations européennes actuelles dormaient encore dans les ténèbres de l'ignorance et que Rome les appelait les Barbares, nous étions une nation civilisée et nous possédions une littérature d'or ; oui, il y a de ça mille cinq cents ans, bien comptés !

— Et les Turcs, où étaient-ils, à cette époque là ?

— Les Turcs ne datent que de six siècles à peine, et aujourd'hui ils ne sont même pas encore au Moyen-Age. Et si, dans le temps, ils ont pu s'avancer jusqu'aux portes de Vienne par la force brutale, depuis deux siècles, ils reculent à pas de géants ; mais, alors même qu'ils ne marcheraient pas à reculons, ils figureraient toujours parmi les derniers du globe terrestre, car, comme dit Goëthe, qui n'avance, recule. La mentalité médiévale des Turcs, au milieu des autres nations, ressemble à des lampes allumées en présence du soleil.

Pourquoi et de quel droit voulez vous qu'une nation comme la nôtre, qui est sous tous les rapports incontestablement supérieure à la

nation turque, soit l'esclave de cette dernière, sur le sol même de ses ancêtres ?

« — Pour la belle raison du yatagan », remarqua Dikran avec un sourire triste et ironique.

Un autre visiteur cria : « Mais les yatagans sont rouillés, depuis longtemps, nous n'en sommes plus à cette époque, mais à celle de la civilisation !

— Vous vous trompez bel et bien, répondit Bedros avec un rire sarcastique : Civilisation, quel mot ridicule !

— Quel masque abominable !...

..

— Parlez-moi d'autres choses, je vous en supplie ! interrompit vivement Dikran, que de tristes souvenirs accablaient : Qu'est devenue l'affaire de Kévork ? a-t-il pu récupérer son argent, volé l'autre jour, et a-t-on pu dénicher les voleurs ?

— Non, dit Khoren, avec la justice du pays ?

— Ce pauvre Kévork n'a qu'à aller attendre au cimetière, murmura Bedros.

— Et qu'est-ce que cela veut dire ?

Et Bedros continua :

— Dans le temps, des voleurs subtilisèrent la

bourse d'un pauvre diable philosophe, dont toutes les recherches furent infructueuses pour trouver les voleurs. Fatigué et désespéré, il alla s'asseoir dans le cimetière de sa ville, et lorsque les passants lui demandèrent le motif de son attitude, il répondit :

— J'attends mes voleurs ; car, ils auront beau courir et se cacher, ils finiront par venir ici !

La porte du salon s'ouvrit et entra un voisin qui, s'adressant à Dikran :

— Patron, j'ai au Bureau de Cadastre, une petite affaire que je ne parviens pas à arranger, depuis des semaines ; il s'agit de l'obtention d'un document de deux mots. L'employé, un turc fanatique, est chaque fois malade ou occupé à manger ; la dernière fois, il m'a déclaré qu'il avait perdu ses lunettes ; je vous prie d'intervenir et de terminer mon affaire, si possible !

— Je tâcherai de vous être utile ; mais que peut faire un giaour !

Et Bedros raconta ce qui suit :

— On affirme qu'à Constantinople, un turc qui voulait se rendre à Sivri-Hissar, se présenta un jour au Bureau compétent, pour demander un permis de voyage. Le fonctionnaire écrivit et lécha à maintes reprises le nom de la susdite localité, sans parvenir à l'écrire correctement,

et enfin il griffonna le papier et le remit au requérant.

Celui-ci jeta un coup d'œil sur le document et s'écria :

— Mais monsieur le Secrétaire, ce n'est pas à Silivri que je dois aller, mais c'est bien à Sivri-Hissar !

Et le fonctionnaire lui répondit :

— Mais, mon ami, quel inconvénient y a-t-il ? pour cette fois-ci, allez à Silivri, dont, d'ailleurs, la distance est moindre et le climat meilleur ! »





CHAPITRE XIII

LA FUITE

L'amour que Loussine nourrissait pour Avédis n'était pas seulement aveugle, mais aussi fou que débordant. Il y avait dans sa résolution quelque chose d'impétueux et d'inéluctable, qu'elle ne pouvait s'expliquer elle-même. Son sommeil était tourmenté et elle avait contracté une irascibilité qui se contenait mal.

Le temps et les derniers événements politiques avaient laissé en elle une impression lugubre ; son caractère avait empiré. Des orages bouleversaient sa poitrine, et seuls le nom ou la pensée de son amant produisaient en elle l'impression d'un arc-en-ciel.

Un jour, son père lui dit : « Ma fille, renonce à tes stupides velléités pour Avédis, c'est un fanfaron, c'est un enfonceur de portes ouvertes, un jongleur, quoi ? Je te trouverai un excellent mari.

— Papa, mes oreilles sont sourdes, je n'entends rien !

— Tu ne seras pas mariée à ce vaurien, tant que je serai vivant ! »

Plusieurs mois s'écoulèrent ; le père tint inexorablement parole et demeura inexpugnable devant toutes tentatives.



Une nuit, pendant que Mme Arévian mère s'était absentée du lit conjugal pour soigner un petit-fils malade, dans une autre chambre de la maison, Loussine, que l'insomnie tourmentait, entra machinalement dans le dortoir de ses parents, où, la veille, elle avait oublié un livre.

Elle serra le bouquin entre ses doigts et voulait quitter la chambre, quand, soudain, l'image de son amant se dressa vivement devant ses yeux, à tel point qu'elle faillit jeter un cri.

Sa tête tournait et ses yeux se fermaient et se rouvraient comme deux phares qui illuminaient

ment un océan ; ses lèvres tremblaient comme deux cerises sur une branche, et son cœur battait si fort qu'elle se sentait extraordinairement apte à quelque agissement brusque, à l'instar d'un corbeau de mauvais augure, prêt à s'en-voler.



Elle jeta un coup d'œil sur son père qui dormait en ronflant. Elle crut voir sur ce paisible visage, la cruelle étincelle qui enflammait son être tout entier et machinalement, elle fit un pas vers le dormeur, à qui elle adressa, d'une voix étouffée, le mot suivant :

« Mon papa, que tu es cruel ! Veux-tu me pousser au désespoir ? » Comme le vieillard continuait à dormir, Loussine posa furtivement un petit baiser sur la main droite de l'auteur de ses jours et alla trouver, rapidement, sa mère.

Celle-ci dort aussi, mais quand elle entend des pas dans sa chambre, elle ouvre brusquement les yeux et crie : « — Qu'est-ce qu'il te prend de nouveau, Loussine ? Tu n'aimes pas à dormir tranquillement !

— Maman le doux sommeil est mon ennemi ; il est bon pour les heureux !

— Encore des sottises !

— Tu ne fais point ton possible auprès du papa, tu es sans pitié envers moi, tu me laisses souffrir !

— Ma fille, va te coucher, il est tard ; les coqs chantent déjà ; je suis fatiguée, laisse-moi dormir, on causera demain. »

Loussine embrassa brusquement sa mère et en se retirant dans sa chambre, elle reçut sur le visage un large et sinistre regard de la lune.

Elle ne parvenait pas à fermer les yeux ; elle réfléchissait et monologuait. S'étant rappelé le cas de la jeune femme turque, qui l'année dernière, avait, dans des circonstances analogues, assassiné son père, à coups de couteau, Loussine colla ses paupières l'une contre l'autre, tandis que ses lèvres remuaient : « Oh ! quelle horreur ! la femme parricide ! ô bonté divine, miséricorde ! »

..

Le lendemain matin, la famille Arévian constate que Loussine avait pris la fuite avec Avédis.

Cette nouvelle fit une douloureuse impression sur tout le pays et quelques mois plus tard, le

père Arévian, qui était déjà souffrant, mourut de chagrin.

Madame Arévian, tout en tâchant d'alléguer des circonstances atténuantes en faveur de sa fille, était furieuse contre la désertion. Elle se répétait souvent : « Fille maudite, tu me réservais donc une pareille calamité ! Que tu ne puisses pas jouir du soleil et de la lune ! »



O cœur incommensurable d'une mère ! mer d'indulgence ; ô trésor inépuisable de sacrifices !

Enfant ingrate et basse comme un reptile, comment oses-tu troubler la source qui t'a donné la vie ; et comment parviens-tu à ternir le feu qui t'a communiqué la lumière !

Forces clandestines et malveillantes de la nature, pourquoi confondez-vous si lamentablement le bien avec le mal et la rosée avec la boue ? Comment armez-vous le bras des criminels, et quel venin versez-vous dans le cœur d'une femme ?

Ange qui se révolte contre son Créateur, main qui menace son auteur, serpent qui mord son bienfaiteur !

Misérable victime tombée dans le piège tendu par l'amour ; funeste fleur oscillant dans le zéphir et la neige ; désertion perpétrée entre le sommeil et le réveil ; ô baiser de Judas qui précède la fuite !





CHAPITRE XIV

CALAMITÉS FAMILIALES ET CONSTITUTIONNELLES. — UN BÉBÉ VOLÉ

Le couple amoureux se réfugia à M[®] où il se maria.

Les premiers mois du mariage s'écoulèrent avec assez de douceur, mais, après un certain temps, Avédis se révéla despote, jaloux et de caractère violent.

Après un séjour d'environ 2 ans, le nouveau couple quitta son domicile provisoire, pour rentrer à S^{*}, sa ville natale, où il occupa une maison, à l'extrémité de la localité.

Le ménage n'allait pas à souhait, et les repro-

ches et les algarades fréquents d'Avédis empiraient la situation. Un jour il dit à sa femme :

« Qu'est-ce qu'on veut que je fasse, d'une femme qui n'a pas d'enfants ; l'homme veut se perpétuer par la progéniture ; que je désirerais avoir un bébé ! On abat et l'on jette au feu un arbre qui ne donne pas des fruits ! »

La stérilité de la femme faisait le malheur du mari, ou plutôt un prétexte de malheur (tandis que bon nombre d'époux considèrent une conjointe prolifique comme un désastre).

Loussine ne savait comment remédier à cet inconvénient qui prenait des proportions fabuleuses aux yeux de son mari. Elle en parla, un jour, en pleurnichant, à Khoren, son confident ; celui-ci ne manqua pas de lui indiquer un bon moyen.

Trois jours après cette conversation intime, Loussine dit avec une joie rayonnante :

« As-tu fait un bon rêve, cette nuit, Avédis ? J'ai une bonne nouvelle à te donner : Je suis enceinte ! La sage-femme m'a confirmé la chose ; d'ailleurs, depuis quelques semaines, j'observais sur moi des symptômes encourageants ».

Quinze jours après cette révélation, Avédis repartit pour Antioche, où il séjourna, pour affaires, environ un an.

Après son départ, sa femme commença à augmenter artificiellement et de mois en mois, la rondeur de son ventre. Vers la fin du neuvième mois, Khoren, qui s'était rendu pour certaines occupations, à K*, petite ville située à une faible distance de S* fit ce qui suit :

Ayant appris à K* qu'une pauvre famille, appelée F..., avait eu récemment un bébé, il s'arrangea si habilement, par l'entremise d'un serviteur, qu'il parvint à voler la nouveau-née. Il la transporta, nuitamment, et avec vigilance à S*.

Loussine se réjouit grandement de cet expédient extraordinaire, et eut la satisfaction de devenir mère sans accouchement. La nouveau-née fut nommée Takouhi et entouré de soins spéciaux. La famille F... n'avait, à part Takouhi, qu'un garçonnet de 6 ans, appelé Mihran ; Khoren garda un silence absolu sur la provenance et l'origine du bébé, même à Loussine.

Quelque temps après cet enfantement imaginaire, qui causa une profonde joie à Avédis, celui-ci quitta Antioche, pour rentrer chez lui ; mais assailli en route par des brigands, il fut blessé au pied gauche, et il ne put gagner sa ville natale, qu'au prix de grandes difficultés et souffrances. Il garda le lit pendant

plusieurs mois et ne put voyager durant une demi-douzaine d'années. Le dénûment de la famille fut tel que l'on fut obligé de vendre les bijoux de Loussine et les objets précieux du ménage.

Takouhi grandissait de jour en jour, mais elle était loin de jouir de l'amour et de la tendresse d'une mère.

Mme Arévian mère, qui refusait toujours de voir sa fille, avait entrepris un voyage à Aïntab, pour alléger ses chagrins.

*
* *

On était à l'année 1908. Les Turcs, qui avaient pressenti le partage de leur empire, détestablement mal gouverné, eurent l'idée de proclamer la constitution, et de détrôner le sultan Abdul-Hamid, acte semblable à un grand coup de bistouri sur un cadavre.

Pendant les premiers mois, ils s'embrassèrent joyeusement et versèrent des larmes de crocodile; les divers éléments chrétiens et musulmans en furent, momentanément, trompés, mais l'on ne tarda pas à s'apercevoir de la perfidie et du fanatisme du gouvernement turc Unioniste, et, partout le mécontentement général se fit jour. On confirma définitivement la vérité des paroles de

Théodore Roosevelt : « Le Turc ne peut pas être changé. »

Quelques représentations théâtrales et quelques chants arméniens furent suffisants pour faire massacrer 30.000 chrétiens à Adana, en Cilicie, où les éléments civilisés repoussèrent héroïquement les assauts réitérés des agresseurs ; mais quelques régiments réguliers turcs, envoyés, en toute hâte, de Dédé-Agatch, livrèrent la ville à feu et à sang.

Les bateaux de guerre européens et américains arrivés à Mersine ne firent que s'amuser à photographier les cadavres qui pullulaient dans la Méditerranée.

La ville de S* échappa encore une fois, grâce à sa vigilance, à un massacre général, à part quelques pertes subies, aux environs du bourg. Mikaël Arévian a pu se sauver miraculeusement, mais toute la ferme est, derechef, ruinée.

Une caravane de 72 personnes, se rendant à S*, fut surprise dans la localité appelée Saï-Ghétchide par une bande armée turque, qui massacra littéralement toute la caravane, composée d'hommes, de femmes et d'entants, et s'en alla.

Une heure après le départ des Turcs, un jeune homme blessé, qui avait fait semblant d'être

mort, leva attentivement la tête, et s'adressant aux cadavres :

« Je ne suis pas mort ! Y a-t-il des vivants parmi vous ? »

Une vieille femme se leva douloureusement et tendit la main au jeune homme ; elle constata que son domestique et sa petite-fille, âgée de 10 ans, ainsi que toute la caravane, avaient cessé de vivre.

Les deux personnes sauvées, gagnèrent nuitamment et avec de grandes précautions S* où elles racontèrent ce à quoi elles avaient assisté. Cette vieille femme était Mme Arévian mère.

..

Avédis, qui était complètement guéri de sa maladie, et était allé pour affaires à Tarse, fut, pour la seconde fois, blessé à la jambe droite, mais il parvint à arriver chez lui. Loussine, qui commençait à respirer plus librement, se trouva dans une nouvelle chaîne de souffrances et de privations.

En 1912, les alliés Balkaniques battirent la Turquie à plate couture, et les troupes bulgares avancèrent jusqu'aux portes de Constantinople, pour replanter la croix sur Sainte-Sophie, mais

les grandes puissances chrétiennes et civilisées les sommèrent de s'en éloigner.



L'Anatolie comptait un grand nombre de bandes armées turques, qui, au lieu d'aller se battre sur les champs de bataille, se promenaient à droite et à gauche pour massacrer des chrétiens sans défense, surpris à l'improviste.

Un groupe de ces bandits rencontra en route un jeune arménien qui rentrait de Mersine, où il était allé pour commercer. L'un des scélérats s'approcha du commerçant et dit :

« — Vous osez faire la guerre aux mahométans et menacer Constantinople ?

— Mais, Monsieur, répliqua le jeune homme, je ne suis ni grec, ni bulgare, ni serbe ! »

Le bandit riposta :

« — Que vous soyez bulgare, arménien, français, russe, anglais, italien ou américain, vous êtes tous les mêmes giaours ! »

Les gredins, qui avaient déjà dégainé, déchiquetèrent le jeune homme, qui n'était autre que Mikael Arévian, qu'ils laissèrent au milieu du chemin.

La nuit tombait ; un vent impétueux molestait le cadavre et les oiseaux nocturnes hullaient avec acharnement.





CHAPITRE XV

—

ENCORE LE FOU

—

Les événements qui se déroulent sur le macrocosme ne laissent même pas l'impression de la piqûre d'une punaise sur Arakel, qui continue à vivre suivant les lois de son microcosme.

Ni les calamités ni les dangers auxquels il échappa fortuitement ne purent changer son opinion sur la vie, qui était celle d'un chat sur une boucherie.

Assis dans un café de son quartier, Arakel, surnommé le fou, répond à diverses interpellations :

« — Comment va votre commerce avec les es-

prits, Arakel ? demande un goguenard, assis à califourchon sur un escabeau.

— Un peu mieux que votre trafic de figues sèches !

— Portez-vous des lunettes pour voir les esprits ?

— Vous feriez mauvaise figure dans un kaléidoscope.

— Voulez-vous me dire, Arakel ? interrompit un homme âgé et sérieux, après avoir avalé la dernière goutte de son café oriental, pourquoi disiez-vous l'autre jour que l'homme est un animal mal fichu ? Quelle forme lui désireriez-vous ?

— J'aimerais mieux le voir marcher sur la tête, les pieds en l'air !

— Quel avantage y aurait-il ?

— Il aurait toujours contemplé les cieux, au lieu de fixer ses regards sur la terre !

— Quel autre changement souhaiteriez-vous à vos semblables ?

— Je voudrais voir les hommes sans langue ni doigts, mais par contre, possédant plusieurs yeux ; cela supprimerait bien des ennuis !

— Vous ne considérez donc pas l'homme et la femme comme des êtres parfaits et supérieurs ?

— Loin de là ! Ils ne sont pas dignes de cette

appellation, tant qu'ils ont certaines fonctions animales, à commencer par le manger ! »



A ce moment, un groupe de jeunes gens entra dans le café et, prenant place à côté d'Arakel, l'un d'eux demanda à celui-ci, à haute voix :

« — Pourquoi est-ce qu'on vous appelle fou, alors que vous parlez mieux que moi ?

— Je suis heureux de ne pas ressembler au reste des hommes.

— Quel est le plus sot des mortels ?

— Celui qui croit que l'homme est créé pour faire des sottises comme vous ! »

Arakel allume une cigarette, caresse sa barbe et se trouve sous une pluie d'interrogations de la part de ses nombreux interlocuteurs, auxquels il répond malgré lui.

« — Dites-moi, Arakel, quelle est la force la plus parfaite ?

— Pardi, demande inutile ; le Créateur et les esprits, ses agents !

— Quelle est la chose la plus pure au monde ?

— La lumière !

— Quel est le sentiment le plus doux ?

— La vengeance !

- Quelle est la créature la plus riche ?
- Le serpent, puisqu'il mange de la terre.
- Quels sont les êtres les plus propres ?
- Les arbres, qui se nourrissent d'eau.
- Qui peut vivre, la tête coupée ?
- Encore les arbres. Je souhaiterais la même qualité pour les femmes aussi !
- Quels sont les plus grands gourmets du monde ?
- Les ignivores.
- Quel est le chemin le plus fréquenté ?
- Celui du cimetière ! »

Arakel énervé de toutes ces questions, se leva brusquement, se fouetta les bras et les jambes et s'apprêtait à s'en aller, lorsqu'il fut retenu par le propriétaire du local, qui lui dit :

- « — Vous parlez souvent de la vie, mais vous ne me dites pas quelle en est la signification ?
- Ce à quoi on prend plaisir.
- Et si l'on n'en possède pas les moyens ?
- L'esprit et l'âme peuvent suppléer à tout.
- Vous vivez donc par l'imagination !
- Pourquoi pas ? La vie imaginaire vaut souvent la vie réelle. Le désir est plus doux que la réalité, et c'est toujours vivre !
- Pouvez-vous vivre en ce moment une vie agréable ?

Arakel ferma les yeux et dit :

— J'ai devant les yeux une altièrre et belle montagne, couverte de neige et de verdure ; une rose immarcescible est pendue à mon nez ; des guitares sont collées à mes oreilles, et une goutte de miel sur ma langue, je me couche sur un tapis de gazons lumineux.

— Et la femme, et la boisson, et la danse ?

— Elles sont exclues de mon empire !

— Vous devriez être expulsé de la société humaine.

— Je m'en ferais un honneur ; mais s'il s'agissait de tamiser le genre humain, vous auriez passé l'un des premiers.

— Pourquoi cet empressement à nous quitter, Arakel ?

— Je tiens à visiter, aujourd'hui même, les Arévian, que je n'ai pas vus depuis quelques jours ; malgré ses multiples malheurs, cette famille se maintient toujours dans sa noble hauteur.

— Ne manquez pas d'y présenter nos hommages, mais restez encore, vous nous plaisez tellement.


— Je vous plais peut-être, mais vous ne me plaisez pas du tout ; ma présence vous amuse et vous voulez me retenir, malgré mon désir ar-

dent de me promener librement et de causer avec des créatures supérieures à vous. Vous ressemblez à ce malotru qui voulait allumer sa cigarette, dans la barbe enflammée d'un paysan !»

Après s'être fouetté, Arakel s'en alla en fredonnant :

Je déteste le vol, mais j'aimerais bien voir
Tout l'univers volé, comme un vil écharnoir !





CHAPITRE XVI

LA GUERRE GÉNÉRALE

La conflagration européenne de 1914 avait déjà commencé et la Turquie y avait participé par une lâche agression contre la Russie, dans la Mer Noire et par une trahison contre des puissances à qui elle avait, précédemment, emprunté de l'argent.

Les premiers mois, tout allait en ordre et les Huns de Constantinople semblaient respecter les droits des gens et les éléments non-turcs.

Le jour de l'entrée de la Turquie en guerre, Vahan Arévian eut le songe que voici :

Vahan se trouvait en rêve dans la cour du monastère de sa ville natale ; tout autour de lui,

il voyait les anciens patriarches ou archevêques ressuscités, avec des poses bizarres.

Quelques-uns de ces anciens princes d'église trépassés, s'endormaient ; d'autres, tournaient des regards hagards, et l'un d'eux portait dans sa bouche des feuilles vertes.

« L'atmosphère était tellement lourde que Vahan ne tarda pas à s'éveiller. »

Ce rêve fut ainsi interprété par Bédros :

« Mes amis, malgré vos conjectures que le Gouvernement Unioniste turc cultive de bons rapports avec les chrétiens de la Turquie, et malgré votre crédulité qu'il en sera ainsi jusqu'à la fin de la guerre, ce rêve prédit d'une manière nette et précise que les plus grandes calamités seront déchaînées sur les chrétiens de Turquie et en particulier sur les Arméniens, et ceci pas plus tard que le printemps prochain. »

Et en effet, au commencement du mois d'avril 1915, les diaboliques projets ourdis par les Jeunes-Turcs, commencèrent à se faire jour, car tous les chrétiens d'Orient avaient montré nettement leurs sympathies pour les Ententistes. Talât, Enver et compagnie se proposaient de trancher la question des Chrétiens de Turquie, en exterminant tous les éléments chrétiens.

D'abord ce sont les intellectuels arméniens

qui furent arrêtés partout et exilés dans l'intérieur de l'Anatolie, où ils furent égorgés un à un. Ensuite commença la série de déportations en masse de toutes les populations chrétiennes de la Turquie.

Dans l'espace de quelques semaines toutes les villes de l'Asie-Mineure furent vidées des chrétiens. Toute la population turque de l'Anatolie, à part quelques rares exceptions, se dressait comme un seul homme, pour exécuter l'inferral projet.



Dans certaines villes, les hommes, les femmes et les enfants sont soigneusement séparés. Les premiers sont conduits dans des guets-apens ou abattoirs proches, où ils sont littéralement massacrés. On choisit les jeunes et les belles parmi les femmes, et l'on égorge le reste.

Quant aux enfants, ils sont exterminés comme des insectes. Par endroits, on creuse de vastes fossés que l'on remplit de milliers de bébés et que l'on couvre de terre. Des dizaines de milliers d'enfants sont placés dans des mahonnes et jetés dans la Mer Noire et dans la Méditerranée.

Tout le reste des chrétiens qui n'ont pas subi ces sorts sont dirigés, sous la surveillance de gendarmes sauvages, vers des horizons obscurs, vers les déserts de l'Arabie, vers Der-Zor, vers des morts affreuses.

D'innombrables convois lamentables d'hommes de femmes et d'enfants, traversent à pied, des monts, des plaines et des déserts.

Traités brutalement, molestés, battus, deshonorés, dévalisés, séparés de leurs chéris, ils ne savent guère où ils vont, où ils doivent s'arrêter, mais on est sûr que l'on grimpe cet immense calvaire, pour goûter l'amertume d'une mort atroce.



Voici un vieillard qui, après avoir vécu une longue vie tranquille, se voit condamné à traverser à pied durant de longues semaines, l'immense espace de son exil, à la merci de ses bourreaux et des intempéries de la saison.

Il ne peut plus marcher, malgré les coups des gendarmes, et il tombe anéanti, sur le chemin ; il ne mérite pas la sépulture et son cadavre est offert aux corbeaux.

Voilà de belles jeunes filles et femmes qui

vont à travers collines et monts, pieds nus, les cheveux couverts de poussière, les vêtements déchirés, affamées et des herbes dans la bouche.

Lorsqu'elles résistent aux agissements malhonnêtes et infâmes de leurs agresseurs, elles sont battues, poignardées, mutilées et brûlées vives. Une jeune fille qu'on massacre crie, pleure et regarde dans les yeux des siens, impuissants à la protéger.

Le poison est un moyen recherché par les malheureux déportés pour mettre terme à leur souffrance.

Un grand nombre d'enfants sont abandonnés çà et là par leurs parents qui se suicident.

L'Euphrate et le Tigre ont vu des milliers de chrétiens, hommes et femmes, se jeter dans leurs flots et se noyer avec plaisir pour échapper aux Turcs. Ainsi, d'innombrables caravanes de malheureux vont prendre place dans l'Océan de la mort.

..

Des familles qui menaient, chez elles, une vie paisible et riche sont condamnées à souffrir les tortures de la faim, et des misères morales et physiques insupportables.

Voyez cette vieille femme, qui succombant à la fatigue et à la faim, se jette dans un ravin qui devient sa tombe.

Regardez ces jeunes femmes dont les doigts délicats cherchent de quoi manger dans des immondices.

Entendez-vous ces pauvres enfants qui pirouettent sous le fouet de la faim, en criant : « Du pain, du pain ? » Et ils tombent anéantis.

Plusieurs femmes se servent des armes de leurs agresseurs pour se donner la mort.

Ici, on massacre les hommes, sous les yeux de leurs femmes et de leurs filles, et l'on oblige celles-ci à danser et à chanter toutes nues.

Là, on éventre une femme enceinte tandis qu'on égorge ses autres enfants.

Toutes les églises sont profanées et converties en endroits obscènes ou en écuries par les autorités turques, même les chapelles des ambassades des grandes puissances ententistes.

« Faites-vous musulmans, embrassez le mahométisme, la véritable religion, et vous serez délivrés ! » dit-on aux chrétiens, dont une minime partie seule répond à cet appel, tandis que l'écrasante majorité s'y refuse catégoriquement et préfère la mort à une vie renégate.

Et penser qu'il y a aujourd'hui des gens qui

considèrent le mystère du martyr comme un mythe de l'époque de Néron.

Mais Néron lui-même aurait rougi devant ces horreurs qui laissent indifférent le monde appelé chrétien et civilisé.

Tous les déportés arrivés à Der-Zor y sont systématiquement et atrocement massacrés ; des centaines de milliers périssent par les armes à feu et des centaines de milliers par des cognées.

On voit des collines d'ossements humains à Souvar et à Ress-Ul-Aïne, localités situées près de Der-Zor.

D'ailleurs, des documents publiés par des personnages européens et américains, témoins oculaires de la plus grande scélératesse que les annales de l'histoire aient jamais enregistrée, confirment l'authenticité de ce qui précède et font dresser les cheveux du lecteur.

Mais, qui est celui qui y fait attention ?

O civilisation, où es-tu ?!



Pendant la guerre, un journal turc écrivait :
« Tous les chrétiens de Turquie sympathisent en traîtres avec l'Entente. Voulez-vous apprendre

la situation militaire ? Regardez les visages des Arméniens ; s'ils sont tristes, c'est que les Allemands avancent ; mais, s'ils sont joyeux, cela prouve que les Français sont vainqueurs ».

Au cours de la grande guerre, un million deux cent mille Arméniens, un demi-million de Grecs, et quelques centaines de milliers d'autres chrétiens de l'Orient furent déportés, dépouillés, massacrés ou exterminés par les Turcs.

Seules, quelques voix d'indignation se firent entendre, à travers les cinq parties du monde ; mais ces voix s'éteignirent sans échos et sans efficacité

Des centaines de milliers de volontaires arméniens et autres chrétiens se sont battus pour l'Entente, sur tous les fronts.

Des promesses solennelles sortirent de la bouche des dirigeants européens et américains, mais ces belles promesses demeurèrent, hélas, lettres mortes !



Malgré tout, la plupart des chrétiens d'Orient continuent de compter sur l'appui des Puissances chrétiennes et civilisées.

Les mânes des massacrés, vieillards, femmes, enfants, remplissent le monde entier et sèment des épines dans les âmes bien nées.

Les survivants de ces atrocités promènent leur existence douloureuse, comme quelques pâles lueurs qui traversent les ténèbres et dont le foyer est éteint.

O paisibles foyers ruinés, vies tranquilles brisées, habitudes sacrées piétinées, autels profanés, toute une génération exterminée !

O grands auteurs, que penseriez-vous des horreurs arméniennes, si vous étiez vivants et quelles foudres jailliraient de vos plumes ?

Shakespeare y aurait trouvé un vaste sujet de tragédies bouleversantes. Goethe aurait stigmatisé le cœur de l'Europe, et Victor Hugo aurait retenti dans l'humanité entière avec ses vers foudroyants.

Et toi, Dante Alighieri, toi qui sommes la terre dure de s'entr'ouvrir et les fleuves de se réunir pour engloutir des infamies, si jamais il t'arrivait de quitter ta tombe, pour manger, boire et porter des étoffes, tu ne manquerais, certainement pas de déchirer ton « Enfer », pour écrire la Tragédie arménienne.

Lecteur, pleure sur la déplorable humanité, dont tu es un membre, mets-toi pour une mi-

nute à la place de ces victimes, et écoute le Dante :

« Et si tu ne pleures pas, de quoi as-tu l'habitude de pleurer ? »





CHAPITRE XVII

SUITE. — FIN DE QUELQUES PERSONNAGES. — UN SECOND REVE DE VAHAN

La famille Arévian fut à l'instar de toutes les autres, déportée, en juillet 1915, mais elle eut la chance exceptionnelle de ne pas être expédiée jusqu'à Derzor et de s'arrêter à Alep, où elle parvint à se maintenir jusqu'à l'armistice.

Malgré des difficultés inouïes, Mme Arévian mère faisait des prodiges de dévouement pour vivre. L'une de ses brus, trois de ses petits-fils et une de ses petites filles périrent.

Loussine fut, à la suite d'un rapt, amenée comme odalisque à Damas, par un pacha turc.

Après avoir embrassé l'islamisme et subi les vicissitudes d'un esclavage révoltant, elle s'échappa clandestinement de la maison de son tyran, et gagna, avec mille difficultés, et sous divers accoutrements, Alep, où elle resta cachée.

Quant à son mari, Avédis, il travaillait pendant quelques mois à Adana, comme tailleur-ouvrier, au service des militaires turcs.

Mais, un jour, il fut arrêté par un gendarme, et amené devant le chef de police. Ce dernier dit au gendarme : « Animal, tu as trouvé le moment de m'amener des chiens ; je suis en train de manger ; il ne faut pas déranger mon Kief avec des futilités ».

Avédis fut jeté dans un cachot, et ce n'est que le surlendemain matin qu'il fut ramené en présence du chef de la police. Celui-ci toisa d'un regard furieux le pauvre arrêté et lui dit :

« — Vous voulez vous dérober au gouvernement ?

— Pas du tout, répondit Avédis, je travaillais dans les ateliers militaires.

— Vous osez répondre ?

Et deux gifles et un coup de pied magistral. Menottes aux mains, Avédis fut amené en marchant à Djihau, de là à Islahié et ensuite à Alep, où il resta emprisonné pendant trois semaines.

D'Alep il fut conduit, toujours menottes aux mains, jusqu'à Der-Zor, après une marche pénible de dix-huit jours.

Lorsqu'il fut amené en présence de Zéki pacha, gouverneur de Der-Zor, celui-ci lui demanda, en éructant grossièrement :

« — Traître, que venez-vous faire ici ?

— On m'y amène malgré moi ».

Zéki pacha donna à Avédis une gifle, mais, comme celui-ci y opposa sa main gauche, ce trait irrita le gouverneur, tellement qu'il fit tenir les deux bras de la victime, par deux gendarmes, et il lui donna un soufflet si fort que l'une des dents d'Avédis tomba dans sa bouche.

« Maintenant, vous pouvez me débarrasser de la présence de ce sale chrétien ! »

Et Zéki pacha, après avoir éructé de nouveau, tranquillement, avec la sérénité d'un homme qui accomplit son devoir, dit en riant à l'un de ses collaborateurs :

« — Comme nous faisons bien d'exterminer ces vilains giaours ; bientôt, nous n'en laisserons pas un seul sur notre territoire ; qu'en dites-vous, Sélim bey ?

— Je souhaite que nous puissions en faire autant à tous les chrétiens de l'Occident et des Amériques.

— Dans deux mois, nous en arriverons sûrement là ; la victoire décisive est proche.

— Croyez-vous que l'Allemagne y consentira ?

— Oh ! mon ami, ces idées sacrées de religion, de morale et de solidarité dont les mahométans sont animés peuvent être considérées comme inconnues pour les Occidentaux et les Américains !

— Heureusement pour nous.

— Et si ces idées de libres-penseurs, de socialistes et d'antimilitaristes augmentent chez tous les chrétiens, nous pourrons subjuguier facilement tout l'Occident ».

Zéki pacha appela un domestique, et lui dit :

« Edhem, va dire chez moi que je rentrerai un peu tard ce soir ; qu'on n'oublie pas de préparer les mets que j'avais commandés et de faire surtout bien attention au pilaf et aux aubergines farcies. »

Edhem salua révérencieusement et sortit, mais son patron le rappela pour ajouter :

« N'oublie pas de commander en sortant trois narghilés et trois bons cafés écumeux ».

Et il continua à éructer, tout en entretenant longuement ses collègues des délices du pilaf et des aubergines.



Avédis n'était pas désolé d'en être quitte avec une dent, car il avait entendu dire que Zéki pacha assommait à coups de pieds les chrétiens qu'on lui présentait.

Le pauvre déporté en avait vu des supplices infligés à ses coreligionnaires, au cours de son long trajet ; il avait entendu de très près les cris déchirants des victimes qu'on battait jusqu'à la mort.

Il avait eu l'occasion de voir comment on exterminait des milliers d'innocents, avec des haches, de quelle façon des vieillards, des femmes et des enfants périssaient de faim et de tortures, tout le long de son chemin.

Enfin, il avait vu de ses propres yeux les collines d'ossements humains entassés à Souvar et à Ress-Ul-Aïne.

Le dernier lieu d'exil d'Avédis fut Miadine, où il resta captif pendant quatre longs mois.

Un soir excessivement indigné des blasphèmes d'un turc, il commença à riposter en terme plutôt véhéments. Quatre musulmans tombèrent sur lui, le battirent rudement et, le croyant mort, l'enterrèrent en dehors du village.

Avédis n'était pas mort, il n'était qu'évanoui ; lorsqu'il fut réveillé, il suffoquait et criait :

« Je ne suis pas mort, pourquoi m'enterrez-vous ? »

Des enfants turcs qui passaient par là eurent peur de ces cris, croyant avoir affaire à des revenants et allèrent immédiatement en aviser leurs parents.

Ceux-ci arrivèrent vite pour se rendre compte du phénomène, et, après avoir déterré Avédis, ils lui dirent :

« En effet, giaour, vous n'êtes pas digne de sépulture ! »

Et quelques coups de gourdin furent suffisants pour tuer le malheureux ressuscité, dont le cadavre, cette fois-ci, fut jeté à la belle étoile où des corbeaux croassaient.

*
**

Vahan Arévian eut à Alep, au commencement du mois de mars 1918, un second rêve que voici :

« La famille Arévian voyageait à cheval, en compagnie d'autres compatriotes ; à un endroit du chemin, on aperçut un loup et un chacal ; on hésitait et l'on n'osait pas avancer.

« Un ami, qui se trouvait de l'autre côté de la route, leur fit signe de ne pas craindre ; encouragée, la caravane s'avança, et l'on vit réellement qu'il ne s'agissait que d'une peau de loup et d'une peau de chacal, étendues sur des broussailles ».

Bedros, qui se trouvait également à Alep, interpréta ce songe comme suit :

« Le loup c'est l'Allemagne et le chacal la Turquie.

« Ces puissances vident leurs dernières cartouches, et, malgré leurs apparences et leurs parades de force, elles se trouvent aux abois. Le jour n'est pas loin où nous verrons l'effondrement de la Quadruple-Alliance ».

Mais le pauvre Bédros n'eut pas la chance d'assister à la réalisation du rêve qu'il interpréta si bien.

Quelques jours après cette révélation, il fut attaqué du typhus et y succomba, cas d'ailleurs fréquents pour les malheureux déportés.

..

Arakel, surnommé le fou, eut également un destin fatal. Il se trouvait déporté dans un village de la Syrie, lorsqu'un jour, un hodja turc

le prit au bazar par le bras et le signala à ses coreligionnaires :

« — Connaissez-vous cet homme ? C'est un vieux fou misérable qui parle à tort et à travers.

— Vos paroles me laissent indifférent ! répondit tranquillement Arakel.

— Savez-vous, reprit le hodja, que vos jours sont comptés ?

— Les miens ainsi que les vôtres !

— N'avez-vous pas peur de moi ?

— Je ne crains personne.

— Savez-vous que j'ai des revolvers, des fusils, et des potences.

— N'ignorez-vous pas que j'ai des livres, du tabac à priser, des allumettes et des lunettes.

— Vous voulez vous payer ma tête ?

— Votre tête ne vaut pas la peine de s'en occuper.

— Aimez-vous la vie ou la mort ?

— Ça m'est égal.

— Vous a-t-on jamais brûlé la cervelle ?

— Je m'en moque !

— Pour qui me prenez-vous donc ?

— Pour un épouvantail !

— O giaour fou, je te ferai sentir ma force, comme nous l'avons fait à tous les chrétiens.

— « Vous ne craignez pas Dieu, et vous n'avez

pas honte des humains ! » cria Arakel, en se fouettant et en fouettant son féroce interlocuteur.

En ce moment, un jeune turc, qui se tenait derrière Arakel, lui porta un violent coup de hache et fendit la tête du malheureux fou.





CHAPITRE XVIII

RETOUR. — UN MARIAGE EMPÊCHÉ. — MORT DE LOUSSINE.

Le rêve de Vahan trouva sa réalisation dans l'espace de six mois ; l'Allemagne et ses alliés durent mettre bas les armes, alors qu'ils faisaient ostentation de leurs qualités belliqueuses.

Ils croisèrent leurs bras cassés, tandis que des soldats ententistes allaient occuper tranquillement toutes les localités désirées. Ceux-ci firent une entrée triomphale à Constantinople, et dans les autres parties de la Turquie, causant aux chrétiens survivants d'immenses frissons de joie et d'espoir. Et le rapatriement de ces der-

niers s'organisa, dès le commencement de 1919, sous le patronage des vainqueurs.



Les survivants de la famille Arévian purent retourner à S*, leur ville natale, vers la fin du mois de mars 1919. La famille était principalement composée de Madame Arévian mère et de son fils Vahan, le reste étant de petits enfants.

Loussine gagna S*, en même temps que sa mère, qui continuait de garder rancune secrètement et de se montrer froide à sa fille.

Peu à peu la ville se ranimait par le retour des survivants, qui ne constituaient même pas le quart des habitants d'avant guerre.

Dans une famille qui était composée de cinq ou six personnes, une ou deux seulement étaient rentrées. Il y avait un grand nombre de foyers ruinés et complètement éteints et fermés, à cause de manque de survivants.

Tous les biens meubles et immeubles des chrétiens étaient saccagés, brûlés, démolis, ou usurpés. La belle ferme des Arévian était pour la troisième fois dévastée et réduite en désert.

La France occupa la Cilicie, avec le concours des légionnaires arméniens, et les populations

chrétiennes de cette antique et belle contrée se flattèrent de l'espoir d'avoir définitivement trouvé la tranquillité et le bonheur.

*
* *

Autant les mois s'écoulent, autant les ailes de l'oiseau bienfaiteur qui est l'oubli deviennent plus épaisses. Une vie laborieuse, et presque normale se fait déjà sentir.

Des baptêmes et des mariages, pareils à des éclairs brusques, commencent à déchirer les ténèbres de deuil.

Loussine se propose de contracter cette fois-ci un excellent mariage, qui serait, d'après elle, le définitif et le plus heureux ; mais avant la réalisation de ce vœu, elle a d'autres tâches à accomplir.

Un jeune homme appelé Mihran F* et rentré à S* après l'armistice, est épris de Takouhi, fille adoptive de Loussine.

Le jeune homme a environ vingt six ans et la jeune fille une vingtaine ; cette dernière n'est presque jamais séparée de Loussine, et tous sont sauvés, par miracle, des mains des Turcs.

Tous les préparatifs sont terminés ; la noce a

lieu avec une assez grande solennité, et l'on est réuni pour la bénédiction nuptiale.

Le prêtre a déjà commencé à réciter les prières d'usage, et il est sur le point de prononcer les mots sacramentels du mariage, lorsqu'on entend de grands cris, venant de dehors ;

« Arrêtez-vous là, halte ! Je vous le défends !. »

Et l'on voit entrer dans la salle un vieillard, bizarrement habillé, courbé sous les coups des années, mais robuste, pour son âge. C'est Khoren qui rentre de déportation.

Lorsqu'il passe le seuil de la salle où se tiennent les religieux, il crie :

« Monsieur le prêtre, je vous défends de célébrer ce mariage ! »

Et sur l'indignation et le vacarme des assistants, Khoren ajoute, avec une mystérieuse solennité :

« On n'a jamais vu marier une femme à son frère ! »

Car en effet, Mihran et Thakouhi étaient frère et sœur, vérité que Khoren seul connaissait.

*
* *

Les malheurs consécutifs, la guerre générale, avec ses affres, et le scandale du mariage de

Takouhi, empêché si tragiquement, bouleversèrent le cœur déjà trop meurtri de Loussine et la décidèrent au suicide.

Elle n'avait maintenant plus qu'un grand souci, celui de se débarrasser de sa vie, devenue insupportable, et de goûter les délices du néant, comme elle se plaisait à répéter.

Un jour, elle absorba du poison, mais quelques soins des siens furent suffisants pour conjurer le mal ; un autre jour, elle s'arrangea de manière à se pendre, mais une parente arriva juste à temps pour la sauver d'une mort imminente et certaine.

Enfin, une nuit, trompant la vigilance des siens, Loussine alla à la vigne de son père à proximité de la ville, pour pouvoir mettre à exécution son lugubre projet.

Elle choisit comme instrument de mort le puits autour duquel elle avait passé de si agréables journées de printemps, pendant son enfance.

Ce jour-là, il faisait sombre ; le soleil, à moitié éclipsé, s'était obstiné à cacher ses rayons et ce n'est que vers le soir que de gros nuages commencèrent à débarrasser la voûte céleste, comme des troupeaux de moutons fuyant devant un fouet.

La nuit était assez avancée, lorsque Loussine, montée sur la margelle, promena un dernier regard égaré, autour d'elle, criant par trois fois : « Malédiction et perdition ! » et se jeta dans le puits.

Les petits flots se disloquèrent avec fracas, et engloutirent avidement la proie, dont les cheveux épars sur la surface de l'eau ressemblaient au drapeau d'un bateau submergé.

La lune sortit précipitamment d'un immense nuage, comme une jolie femme qui sort d'une caverne, et jeta un regard sarcastique sur le visage de Loussine inanimée.

O mort, comme tu confonds et insultes les forces vivantes, et que tu rends instructive la nature muette !

Et la malédiction fut réalisée :

« Loussine, que tu ne puisses pas jouir du soleil et de la lune ! »

Le puits où se noya Loussine fut rempli avec des pierres jetées par les passants ; et il s'appelle aujourd'hui « Le puits maudit. »





CHAPITRE XIX

NOUVELLES EMIGRATIONS. — UN ANCIEN AMI

Après l'armistice, les chrétiens d'Orient ne purent jouir que d'un repos fictif de quelques mois, remplis d'illusions.

Non seulement les promesses solennelles des puissances Ententistes ne se réalisèrent pas, mais encore les clauses les plus urgentes subissaient un trainage lamentable.

Les Turcs, qui attendaient leurs justes châtiements mérités par leurs forfaits, sans précédent dans l'histoire, trouvèrent, au contraire, des sourires et de l'encouragement de la part des dirigeants de l'Entente, alors que ceux-ci pouvaient

arranger la question d'Orient d'un petit mouvement de leurs index.

Cela ne manqua pas de créer une situation inextricable qui donna et donnera du fil à retordre aux vainqueurs de l'Allemagne.

Car il ne faut jamais perdre de vue que le Turc est l'ennemi éternel de tout ce qui n'est pas de sa religion et de tout ce qui s'appelle civilisation.

L'ignorance des choses d'Orient et les discordes de l'Occident donnent une vie durable à la Turquie qui devrait pourtant cesser d'exister depuis longtemps, du moins en Europe, pour le bonheur du genre humain, comme dit très raisonnablement Andrew Carnegie :

« C'est une honte pour le monde civilisé entier, que la Turquie existe encore en Europe. »

Certaines soi-disantes réformes turques ne sont que de la poudre aux yeux ; le fonds est le même toujours.



Les chrétiens rapatriés avaient pu rentrer en possession d'une partie de leurs biens seulement, et un grand nombre d'enfants et de

femmes chrétiens convertis à l'islamisme restaient toujours chez les Turcs.

Le mouvement de Moustafa Kémal avait commencé et une immense éponge semblait passer sur les affreux souvenirs de la guerre générale.

Çà et là des persécutions et des vexations contre les éléments non-turcs se faisaient sentir dans toute l'Anatolie, mais l'optimisme ne faisait pas encore défaut chez ceux qui endurèrent de si horribles souffrances, durant le conflit mondial, pour l'amour de la civilisation.

La famille Arévian s'arrangeait de son mieux pour radouber son bateau naufragé, mais de nouveaux orages se dessinaient à l'horizon ; la situation politique de la Cilicie, non plus, n'allait pas à souhait.

Des bandes armées turques molestaient les indigènes et les forces occupantes, sans trouver de la part de ces dernières une résistance, ce qui augmentait leur impertinence et leur férocité.

Zéitoun, Marache, Edesse et d'autres localités de Cilicie subirent des persécutions et des massacres. Hadjine, une petite ville arménienne, située dans les Monts-Taurus, fut assiégée par un grand nombre de hordes barbares turques, renforcées de troupes régulières et de canons.

Le combat fut rude et héroïque, et cette malheureuse ville, après des prodiges de courage et d'abnégation, ne pouvant trouver, malgré ses cris de détresse, aucun secours du monde extérieur, succomba à la fin du huitième mois, comme un aigle mourant de faim.

Tous les habitants furent exterminés par les Turcs, à l'exception de ceux qui se donuèrent volontairement la mort. Il y eut des chefs de famille courageux qui employèrent le poison ou l'arme pour anéantir tous les leurs et pour se donner la mort, les derniers, afin de ne pas tomber entre les mains des barbares.

Aux termes d'une convention, les forces occupantes évacuèrent, en juin 1920, et au profit des Kémalistes, certaines localités, parmi lesquelles la ville de S*, dont la population gagna Adana à pied en abandonnant tout dans sa ville natale entre les mains des Turcs.

La famille Arévian s'était installée tant bien que mal à Adana, où elle parvenait à assurer son existence ; mais, après l'évacuation de toute la Cilicie par la France, en 1921, tous les éléments chrétiens quittèrent instinctivement et spontanément leurs pays, malgré des assurances insuffisantes et se dispersèrent dans les cinq parties du monde.

La famille Arévian vint s'établir à Smyrne ; mais à peine y était-elle restée quelques mois que les événements connus de septembre 1922 s'y déroulèrent, livrant au sang et au feu la patrie d'Homère, la meilleure ville de l'Asie-Mineure.

Moustafa Kémal s'empara de Smyrne, après une victoire imaginaire sur l'armée grecque, trahie et en débandade. Sous les regards même des bateaux de guerre des grandes puissances, hommes, femmes et enfants européens et américains furent maltraités, dépouillés, bafoués, déshonorés, battus, violés, brûlés et massacrés par les Turcs.

Le Turc, abaissé et négligeable, remporta sur l'Europe et l'Amérique désunies une victoire plus brillante que celles qu'il enregistrait, dans le temps, aux portes de Vienne et de Madrid, un triomphe tellement éblouissant, que le plus chauvin des descendants des ennemis des Croisés même, ne pouvait se l'imaginer, aujourd'hui.

Phénomène paradoxal, le Turc, vaincu dans la guerre générale, sort victorieux de sa défaite ; la Turquie, qui n'est pas à même de se mesurer avec la moindre puissance européenne, se moqua largement du monde entier civilisé.

Le croissant piétina tranquillement la croix. Les Européens ou Américains libre-penseurs, qui détestent la religion et veulent se montrer non-fanatiques, ressemblent à celui qui ne se défendrait pas contre son assassin, pour ne pas paraître mal élevé.

A Smyrne, le christianisme et la civilisation ont fait faillite, et le tombeau des chrétiens de l'Orient a été creusé.

Les non-musulmans de cette ville se dispersèrent un peu partout, et tandis que Vahan Arévian se sauvait miraculeusement au Pirée, sa mère se retrouvait à Constantinople, après un long et pénible voyage.



Mais, privée de tout et surtout de son fils, Mme Arévian tomba en peu de temps dans la misère, à Constantinople.

Un jour, de grand matin, elle se trouvait devant la porte de l'église Saint-Antoine à Péra pour tendre la main aux fidèles, ce qui lui arrivait pour la première fois dans ses longues mésaventures.

Un monsieur d'une cinquantaine d'années mit son obole dans la main de cette nouvelle

mendiante, et laissa tomber en passant, sans s'en apercevoir, son mouchoir par terre.

La pauvre vieille ramassa le mouchoir et le remit poliment à son propriétaire, qui s'était déjà un peu éloigné.

L'inconnu, frappé de ce petit incident, revint sur ses pas et interrogea la mendiante :

« — De quel pays êtes-vous, brave vieille ?

— De Cilicie.

— Et de quelle ville de Cilicie ?

— De S*, monsieur.

L'inconnu fronça fortement les sourcils et ajouta :

« — Puis-je savoir votre nom ?

— Siranonche Arévian. »

Une forte secousse d'émotion traversa la poitrine de l'inconnu qui fit signe à la vieille femme de le suivre.

Et les nombreux passants de la Grand'rue de Péra virent dans une belle voiture un homme richement et élégamment mis, en compagnie d'une vieille mendiante.

Cette dernière également était étonnée de ce qui lui arrivait, sans savoir à qui elle avait affaire.

La voiture s'arrêta devant un grand apparte -

ment, sis à Pancaldi, et la vieille réfugiée y fut reçue avec de grands honneurs.

Deux heures plus tard, après avoir pris un bain et endossé un vêtement propre, elle se trouvait derechef, dans un superbe salon, en présence de son compagnon de voiture, qui lui demanda en souriant :

« — Madame, avez-vous pu me reconnaître » ?

L'exilée le fixa attentivement pendant quelques minutes et dit :

— Ma foi, non, mon fils.

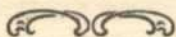
— Il y a de ça bien des années, vous avez hospitalisé un jeune homme français chez vous.

— Nous recevions la visite de plusieurs Européens.

— Avez-vous oublié la chasse où Vartan périt ?

— Ah ! mon enfant, maintenant, je vous reconnais bien, mais je ne me rappelle guère votre nom !

— Henri Garnier ».





CHAPITRE XX

EPILOGUE

Les sinistres événements de Smyrne eurent une répercussion immensément néfaste sur toute l'Anatolie et Constantinople, et tous les chrétiens qui pouvaient disposer de quelques moyens, s'enfuirent du territoire turc, en abandonnant leurs nids et leurs travaux.

La vieille Arévian fut pendant quelques semaines l'objet de soins tout particuliers de la part de Henri Garnier, qui, sur la demande de Vahan, installé à Athènes, envoya son hôtesse auprès du fils.

Mère et fils furent heureux de se retrouver à Athènes, où ils vécurent tranquillement pendant

quelques mois. Mais tous les deux étaient exténués de fatigues et de soucis, surtout Mme Arévian qui supportait le respectable poids de trois quarts de siècles.

Dans l'espace de quelques années, ils avaient subi une effroyable série de déportations, d'exils et de martyres.

Voyez ce pauvre voyageur qui se tourmente sur l'Océan. La tempête est formidable ; les flots menacent les étoiles ; le mât est fracassé et le navire a sombré ; le voyageur a pu pourtant se sauver, par miracle.

Mais, à peine est-il arrivé au port, où il commence à respirer librement, une autre tempête, plus violente que la première, se déchaîne.

Moustafa Kémal créé par l'Europe est le point de départ de tous les mouvements panislamiques antieuropéens actuels.



Enveloppé dans ses neiges éternelles, le Mont Ararat regarde de sa hauteur inaccessible le vieux monde, où se déroulent tant d'infamies, et rouge d'indignation, il lance ces paroles à la figure des descendants d'Adam :

« Il y a des milliers d'années, j'ai hospitalisé

avec affection sur mon sommet Noé et les débris de la race humaine, que j'ai si généreusement sauvée.

« Actuellement, la pauvre petite nation arménienne, que le Créateur m'a léguée, se trouve dans une situation lamentable, et l'humanité fait preuve d'une indifférence et d'une trahison impardonnables.

« Le pays où le genre humain ouvrit les yeux, la contrée où se trouve l'Eden sont transformés, aujourd'hui en lieu de supplices. Mon petit peuple héroïque fut de tout temps l'avant-garde du progrès humain en Orient, et finalement, pendant la guerre mondiale, il fut l'holocauste de la civilisation.

« Avez-vous des yeux pour ne pas voir mon petit peuple héroïque, mutilé et souffrant ? Ecce homo !

« O grand navire du monde, faute de timoniers, tu vas à la falaise ! Peut-on fermer les yeux pour ne pas apercevoir des centaines de milliers de bébés, sans berceau, et d'innombrables vieillards, sans tombe ?

« Mais, vieux de plusieurs milliers d'années, je connais le monde mieux que tout autre, et suis persuadé qu'un jour viendra, où, durant un

nouveau déluge, le genre humain aura de nouveau recours à mes épaules et à ma tête.

« N'oubliez pas le passé et ne dédaignez point l'avenir. Paix et bénédiction au vieux monde ensanglanté » !

Le géant se tut et un grand silence commença d'envahir les monts et les plaines, pareil à un aigle qui plane au-dessus des cimetières.

Et l'on entendit les Monts Taurus, qui par la voix de leurs forêts et de leurs fontaines, s'exprimaient ainsi :

« Le Moyen-Age est témoin des grands sacrifices que mes enfants ont consentis pour toutes les nations européennes ; les vicissitudes et l'ingratitude qui continuent toujours, ont déchiré mes entrailles, où des volcans se croisent.

« Les générations se succèdent comme les lumières et les ténèbres, mais il y a deux forces formidablement tacites qui tournent les roues de l'univers :

« La Conscience et la Justice.

« Saluts et honneurs au genre humain, soi-disant civilisé, mais bouleversé. »

Le titanique héraut se tut, et la Mer Méditerranée fut troublée comme un grand seau, fortement agité.



La vieille Arévian tomba malade, comme une héroïne blessée sur les remparts, et, sentant la gravité de sa souffrance, elle dit à Vahan, assis à son chevet :

« Mon enfant, bientôt je vais te quitter pour l'autre vie ; ne t'afflige pas de ma perte temporaire ; mon âme sera toujours avec toi.

« Dans ton existence, n'abandonne jamais la voie tracée par les hommes supérieurs. Sois laborieux, juste et fort, comme le soleil. Que la volonté divine soit faite ! Lève la tête, mon fils, Sursum corda ! Sois tranquille, alleluia ! Ma bénédiction te suit toujours, comme un astre bienfaisant ; viens que je t'embrasse ! »

Et la tête de la vieille réfugiée, blanche comme le sommet de l'Ararat, retomba sur son cousin.

Une forte fièvre la bouleversait, en lui causant des hallucinations angoissantes :

« Où sont donc les montagnes, les forêts, et les fontaines glaciales ? Oh ! la belle et douce saulée ! Ici, je ne suis point à mon aise, il faut que je change de lit ! »



Vahan, accablé de chagrins et d'une chaleur cuisante qui secouait tout son être, pressait son front dans sa main gauche et tâchait de se donner de l'énergie, tout en se livrant à des méditations douloureuses :

« Je vais donc devenir orphelin.

« Suis-je assez fort pour mener tout seul la triste lutte de la vie à bonne fin ?

« Sur les débris de l'humanité corrompue, et sur les collines de cadavres de ma vaillante race malheureuse, pourrai-je me frayer un chemin sûr et lumineux ? »

Et, après avoir passé ses doigts dans ses beaux cheveux, comme un peigne de feu :

« Oui, je serai fort, toujours fort ; j'aimerai la vie comme un bien sacré, légué par mes parents. Mes ennemis pourront déployer tous leurs infâmes efforts, ils me trouveront toujours debout ; toutes les calamités pourront se déchaîner contre moi, elles se briseront devant mon front, comme devant un mur inébranlable.

« Mais attention ! voilà que dans le désert et la nuit de la désolation et de la perdition, à l'heure où se réveillent les oiseaux, j'entends un

chant merveilleux lointain, qui approche de plus en plus. »

Et, après avoir gardé pendant quelque temps une attitude recueillie, qui tenait de la méditation et de la prière, Vahan entendit les bruits de la ville qui se réveillait, et sentit la lumière du soleil qui pénétrait, comme une charmante amie dans la chambre.

C'était le 20 novembre 1922, jour où l'Europe et l'Amérique s'étaient rendues à Lausanne pour signer l'arrêt de mort du christianisme et de la civilisation.

Arévian s'approcha de sa mère, qui ne respirait plus et dont les regards ne voyaient que l'infini ; il la serra encore une fois, contre ses lèvres inondées de larmes, et il lui ferma les yeux.

FIN



... of the ... of the ... of the ...

... of the ... of the ... of the ...

... of the ... of the ... of the ...

... of the ... of the ... of the ...

... of the ... of the ... of the ...

... of the ... of the ... of the ...

... of the ... of the ... of the ...



TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	7
AVANT-PROPOS	15

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I. — Prologue.....	19
» II. — La famille Arévian	25
» III. — Usages et Mœurs	31
» IV. — Loussine	37
» V. — Visiteurs	43
» VI. — Le Fou.....	53
» VII. — La Chasse.....	59
» VIII. — La Noce	66
» IX. — A Paris.....	73
» X. — Le Mariage	79

SECONDE PARTIE

CHAPITRE XI. — L'année néfaste.....	87
» XII. — Après la tempête	95

CHAPITRE XIII. — La fuite	103
» XIV. — Calamités familiales et constitutionnelles. Un bébé volé.	109
» XV. — Encore le fou	117
» XVI. — La guerre générale.....	123
» XVII. — Suite. Fin de quelques personnages. Un second rêve de Vahan	133
» XVIII. — Retour. Un mariage empêché. Mort de Loussine.....	143
» XIX. — Nouvelle émigration. Un ancien ami.....	149
» XX. — Epilogue.....	157



1930 — Imprimerie A. CLERC — Saint-Amand (Cher)

